B
2245
.C55
1886
SMRS
3444402058400

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/circulairesannue00comt

CIRCULAIRES ANNUELLES

D'AUGUSTE COMTE

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER

AU MANS (SARTHE)

RELIGION DE L'HUMANITÉ

ORDRE ET PROGRÈS — VIVRE POUR AUTRUI

VIVRE AU GRAND JOUR

CIRCULAIRES ANNUELLES

D'AUGUSTE COMTE

FONDATEUR DE LA RELIGION UNIVERSELLE

ET PREMIER GRAND PRÊTRE DE L'HUMANITÉ

DISTRIBUTION GRATUITE

ÉGLISES BRÉSILIENNE ET CHILIENNE

RIO-DE-JANEIRO, 7, Travessa do Ouvidor

SANTIAGO DU CHILI, 9, Moneda

VINCENNES (Seine), 46, rue de la Paix

1886.

NONANTE-HUITIÈME ANNÉE DE LA GRANDE CRISE

Les Églises Brésilienne et Chilienne offrent à l'Église Universelle cette édition, faite à leurs frais.

CIRCULAIRES ANNUELLES

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui

PREMIÈRE CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONNELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI

Paris, le 17 Aristote 62 (jeudi 14 mars 1850).

Monsieur,

Le noble patronage collectif dont je suis devenu l'objet a maintenant assez duré pour que ma gratitude publique puisse prendre son vrai caractère. Cette protection exceptionnelle fut toujours appréciée comme un devoir social, soit par l'éminent collègue qui l'institua, soit par les dignes confrères qui secondèrent spontanément sa généreuse initiative. Aussi n'hésitai-je jamais à l'accepter hautement, au double titre de garantie légitime contre la coupable spoliation officiellement accomplie envers moi et de gage de sécurité méritée pour la continuation de mes travaux philosophiques. Il me suffisait qu'un tel subside ne pût émaner que de ceux qui reconnaîtraient en moi la

victime d'une iniquité constatée ou un penseur digne d'encouragement continu. Or, ma position personnelle se trouvait déjà caractérisée assez nettement, sous l'un et l'autre aspect, pour dissiper tous mes scrupules.

Quand mon existence polytechnique fut ruinée, en 1844, le ministre compétent (M. le maréchal Soult) flétrit solennellement cet attentat par un blâme énergique, résulté d'un examen approfondi. Il ne laissa consommer cette spoliation qu'après avoir épuisé les insuffisantes ressources que lui permettait une légalité vicieuse. Lorsqu'avorta, en 1848, une réparation généralement attendue, le nouveau ministre dont elle dépendait (M. le général de Lamoricière) en reconnut complètement la nécessité. Dans notre conférence spéciale, il admit pleinement la réalité et l'opportunité du principe que j'invoquais : tout office public dignement rempli constitue, tant que la fonction subsiste, une propriété aussi sacrée qu'une terre ou une maison. Mais, dès que, d'après cela, j'accusai directement de vol la corporation qui m'avait dépouillé, il éluda cette irrécusable conséquence, oubliant qu'il devenait ainsi complice de l'attentat reconnu par lui-même et dont la réparation était alors en son pouvoir.

Sous ce premier aspect, je ne pouvais donc que m'honorer d'une libre intervention destinée à neutraliser une iniquité notoire, soumise, pendant quatre ans, à l'appréciation publique, surtout dans le milieu polytechnique. Ce protectorat volontaire contre une injuste persécution constitue, à mes yeux, une digne inauguration des véritables mœurs républicaines. Il

tend à faire convenablement revivre l'esprit chevaleresque, sous la forme la mieux adaptée à notre état social, où les oppresseurs attaquent surtout la fortune, faute de pouvoir atteindre la vie, et même la liberté. A ce titre, je me féliciterai toujours que mon malheur personnel ait suscité une semblable manifestation, tant susceptible d'une heureuse imitation. Je regrette seulement que l'égoïsme polytechnique ait trop neutralisé ce généreux appel, chez la portion du public qui connaissait le mieux l'attentat à réparer. Mais cette sécheresse inattendue fait davantage apprécier la participation spontanée des nobles prolétaires qui ont compensé un tel abandon.

Ayant voué toute ma vie à fonder, sur l'ensemble des sciences, la saine philosophie, et, par suite, la vraie religion, je devais, en second lieu, accepter, dans mon injuste détresse, l'appui de tous ceux qui regardent la foi positive comme la seule issue de l'anarchie actuelle. Leur sympathie est, en effet, devenue le principal fondement du patronage institué contre une persécution secrètement destinée à empêcher la continuation de mon œuvre régénératrice. En ce sens, une telle mesure inaugure déjà les mœurs qui conviennent à l'avénement graduel du nouveau pouvoir spirituel. Comme le clergé catholique, le sacerdoce de l'Humanité doit longtemps subsister de libres cotisations privées, avant de mériter et d'obtenir la munificence publique qui les régularisera quand la foi nouvelle aura suffisamment prévalu. Sans cette sollicitude spontanée de tous ceux qui reconnaîtront l'utilité de leurs travaux, les nouveaux philosophes ne pourraient assez

accomplir leur office social. Du moins, ils seraient alors forcés de le subordonner, ou à une fortune personnelle peu compatible avec leur vocation, ou à une profession accessoire qui entraverait leurs efforts habituels.

Tels sont les divers motifs d'après lesquels j'ai accepté, avec reconnaissance, une protection pleinement normale, dont l'apparence exceptionnelle résulte seulement de notre situation anarchique, qui altère toutes les notions sociales. Quoique la souscription n'ait guère atteint jusqu'ici que la moitié du taux proclamé indispensable dans la circulaire initiale, je ne doute pas que cette honorable sauvegarde ne devienne bientôt suffisante tant que la persécution durera. Tous ceux qu'indigne ma spoliation, et tous ceux qui sentent la portée sociale du positivisme, se croiront moralement obligés de neutraliser, suivant leurs moyens, une oppression odieuse et funeste. Ma confiance est telle, à cet égard, que déjà elle développe en moi les habitudes convenables à un penseur devenu l'objet de dignes sympathies. Non seulement ma construction religieuse n'a jamais subi le ralentissement qu'avaient surtout en vue mes persécuteurs. Mais j'ai spécialement ébauché les mœurs normales du nouveau sacerdoce, en renonçant systématiquement à tout profit personnel dans la prochaine publication de mon second grand ouvrage. (*Système de politique positive,* ou *Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité.*)

L'importante mesure pour laquelle je vous adresse aujourd'hui mes remercîments solennels, excite à la

fois le sentiment social chez ceux qui y concourent, dans celui qui en est l'objet, et parmi tous ceux qui la connaissent. A ce triple titre, son efficacité morale, et même sa véritable dignité, augmentent avec sa dissémination. Une philosophie destinée surtout à systématiser l'avénement social du prolétariat occidental, doit spécialement s'honorer des sympathies populaires. C'est pourquoi, en me glorifiant de l'appui spontané que j'ai partout obtenu, je serais encore plus fier de soutenir mon existence matérielle d'après des souscriptions d'un centime quotidien.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE.

(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui

DEUXIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONNELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI

Paris, le 27 Aristote 63 (lundi 24 mars 1851).

MONSIEUR,

L'expression initiale de ma gratitude publique caractérisa, l'an dernier, l'esprit dans lequel fut institué et accepté le digne patronage collectif dont je suis devenu l'objet. Une plus longue expérience me permet aujourd'hui de compléter cette appréciation, en déterminant mieux la source de cet honorable protectorat.

Il semblait devoir émaner, non seulement des vrais positivistes, disposés à neutraliser ainsi une persécution dirigée, au fond, contre notre doctrine, mais aussi de ceux qui, sans aucune sympathie de principes, reconnaîtraient spécialement l'iniquité de ma spoliation polytechnique. On pouvait même croire que ceux-ci, plus nombreux et plus riches, contribueraient davantage au subside réparateur. Une espérance aussi naturelle n'a point été confirmée par l'événement. Sauf quelques exceptions très rares, le public po-

lytechnique, quoique ayant pleinement réprouvé l'attentat commis envers moi, n'a nullement concouru à cette juste sauvegarde, même parmi mes anciens camarades et mes nombreux élèves. La protection est uniquement provenue de ceux qui, adoptant mes convictions, ont voulu, d'après mes services sociaux, assurer la paisible continuation de mes travaux philosophiques.

Un contraste aussi propre à montrer où se trouve aujourd'hui le vrai sentiment du devoir, devient encore plus décisif en précisant davantage cette dernière observation.

La nouvelle doctrine universelle obtient maintenant deux sortes d'adhésions : les unes, insuffisantes, quoique plus anciennes, se bornent aux principes philosophiques; les autres, plus récentes, mais seules complètes, s'étendent aux conséquences sociales. Cette distinction est surtout tranchée en Angleterre, où de nombreux et puissants suffrages ont, depuis longtemps, mieux établi que partout ailleurs la supériorité intellectuelle du positivisme, tandis que sa destination morale et politique y reste peu appréciée. Or, les adhésions purement philosophiques n'ont inspiré jusqu'ici aucune participation durable à ce noble patronage. Il émane exclusivement des positivistes complets, pour lesquels la nouvelle philosophie ne constitue pas seulement la base finale de la réorganisation moderne, mais aussi le guide nécessaire de la transition actuelle.

Cette irrécusable comparaison montre la faible efficacité pratique des convergences intellectuelles qui ne sont pas liées à des sympathies morales. Une seule

dissidence suffit à l'esprit pour rendre stérile la plus grande conformité d'opinions, tandis que le cœur surmonte aisément de graves divergences d'après un même sentiment poussant vers un but commun. Néanmoins, ces positivistes incomplets ne contestent nullement la maxime sociale qui charge la classe active de nourrir la classe contemplative. Ils reconnaissent même que, envers le nouveau pouvoir spirituel, cette obligation doit rester longtemps privée, jusqu'à ce que les convictions publiques soient assez élaborées. Mais, dans ce cas décisif, ils sont devenus aussi indifférents à mon sort que s'ils rejetaient mes principes fondamentaux.

Ainsi la véritable union dépend beaucoup plus du cœur que de l'esprit. Le positivisme doit de moins en moins compter sur ceux qui l'accueillent seulement comme un puissant moyen de satisfaction mentale, lié d'ailleurs à une lointaine régénération sociale. Son avénement ne peut résulter que des sentiments disposés à y rattacher directement la seconde partie de la grande révolution. Or, cette terminaison de l'anarchie occidentale exige deux constructions principales, l'une théorique, l'autre pratique, naturellement connexes : l'établissement d'un nouveau pouvoir spirituel, et l'incorporation normale du prolétariat à la société moderne. Plus notre situation se développe, mieux on sent que le moyen âge nous a irrésistiblement légué ce double programme, qui suppose une intime combinaison entre les vrais philosophes et les dignes prolétaires. Il n'y a de véritables positivistes, théoriciens ou praticiens, que ceux qui embrassent ainsi toute la

question fondamentale, en y subordonnant toujours l'intelligence à la sociabilité. En un mot, la philosophie positive n'émane de la science réelle que pour aboutir à la vraie religion.

Depuis que ce but final est assez caractérisé, il écarte de plus en plus les adhérents purement spéculatifs de la nouvelle doctrine générale. Ils deviendront bientôt indifférents, et même hostiles, envers elle, quand il faudra se prononcer sur sa tendance religieuse, qui seule embrasse l'ensemble de ses attributions. Comme lettrés ou comme riches, ils répugnent à seconder le sacerdoce positiviste, qui, au nom de l'Humanité, impose déjà d'irrécusables obligations sociales à l'emploi continu des forces quelconques, et surtout du talent ou de la fortune. Les diverses puissances actuelles désirent secrètement la prolongation de l'anarchie spirituelle, qui les affranchit des devoirs propres au moyen âge, sans y substituer aucun équivalent moderne. Elles redoutent d'autant plus l'avénement du nouveau pouvoir moral qu'il combinera toujours la démonstration avec le sentiment, et qu'il appuiera leur concours sur une formidable opinion publique, que le positivisme peut seul organiser.

Parmi ces positivistes d'esprit, les plus généreux, complétant leur tardive évolution, se joindront enfin aux positivistes de cœur, pour coopérer dignement à la régénération occidentale. Les autres, surmontant leurs antipathies intellectuelles, serviront finalement de chefs à l'opposition théologique et métaphysique, afin de prolonger un système d'hypocrisie favorable à leur égoïsme. Je crains une semblable issue chez plusieurs

des prétendus positivistes qui ont refusé de participer à un patronage caractéristique, toujours érigé en véritable devoir social par son éminent fondateur, et ainsi accepté de tous ses dignes coopérateurs.

Essentiellement restreinte aux positivistes complets, une telle intervention devait d'abord être insuffisante. Quoique le subside réparateur ait un peu augmenté pendant sa seconde année, il reste encore notablement inférieur au taux proclamé indispensable lors de son institution. Mais les embarras matériels que j'éprouve ainsi n'altèrent pas ma sécurité morale. Je compte prochainement sur l'entière efficacité d'une sauvegarde émanée de ceux qui, venant imposer à la richesse de dignes obligations sociales, acceptent nécessairement pour eux-mêmes des devoirs analogues, indépendants de toute dissidence secondaire.

Ce protectorat normal pousse à développer graduellement les mœurs finales, dont il offre partiellement une heureuse ébauche. Je renonçai ainsi, l'an dernier, à tout profit matériel dans la publication de mon second grand ouvrage. (*Système de politique positive*, ou *Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité.*) Cette résolution systématique, indispensable à la dignité du nouveau sacerdoce, vient de produire une précieuse réaction, qui dissipe les difficultés relatives à l'impression du tome premier, terminé le 24 février 1850. Depuis que j'ai aussi consenti à l'achat séparé de chaque volume, un positiviste dévoué a noblement garanti les frais typographiques, en sorte que ce volume, déjà sous presse, doit paraître en juillet prochain. Quoique la difficulté ne soit ainsi levée

matériellement qu'envers le tome premier, cette heureuse solution m'assure moralement la publication successive des trois autres.

Le positivisme commence donc à suffire, par ses propres ressources, à l'ensemble de ses besoins essentiels. Cette aptitude doit y compenser l'absence spéciale de toute protection hétérogène. Les autres rénovations trouvèrent toujours, dans le milieu correspondant, quelques précieuses assistances, en même temps que de puissantes entraves. Seule, la régénération finale se développe aujourd'hui sans aucun secours étranger. Cette exception semble inexplicable envers une doctrine dont le caractère relatif et l'esprit historique lui procurent des affinités partielles avec toutes les écoles actuelles. Mais la parfaite cohérence du positivisme dispose naturellement à lui refuser des concessions qu'on ne pourrait point limiter, tandis que la nature vague des synthèses antérieures ne faisait pas redouter un tel entraînement. Cette pleine harmonie, à la fois spontanée et systématique, secondera bientôt l'ascendant universel de la nouvelle doctrine générale. Mais elle nous prive maintenant de toute adhésion incomplète. La religion qui vient réduire notre espèce à sa propre providence devait elle-même surgir sans aucune assistance hétérogène.

Malgré cette condition nécessaire, il ne manque maintenant au positivisme qu'une seule fondation essentielle, pour avoir assez organisé, sur une modeste échelle, l'ensemble de ses moyens d'avénement. Il nous reste à instituer la *Revue occidentale,* qui développera l'application hebdomadaire de notre doctrine au

cours naturel des événements, intellectuels ou sociaux. Mais cette importante institution, que je proposai vainement en octobre 1848, est aujourd'hui pourvue d'un nombre suffisant de dignes collaborateurs français et occidentaux. Elle n'attend plus que les garanties matérielles indispensables à sa pleine efficacité, qui rendrait heureusement inutile mon subside actuel.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE.

(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui

TROISIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONNELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI

Paris, le lundi 5 Moïse 64 (5 janvier 1852).

Monsieur,

Dans mes précédentes circulaires, j'ai suffisamment expliqué, d'abord la nature, puis la source du subside exceptionnel auquel vous voulez bien coopérer. J'en dois aujourd'hui faire spécialement apprécier la destination et le caractère, que le temps seul pouvait assez déterminer. Proposée et acceptée comme un devoir social, cette noble sauvegarde dut exclusivement émaner de ceux qui sentaient dignement l'iniquité de la spoliation à réparer et l'importance du service à garantir. Mais tous supposèrent spontanément, avec moi-même, que ce patronage collectif serait purement temporaire, nul ne pouvant prévoir qu'un tel attentat resterait sans aucune réparation ou compensation. Il importe donc de savoir que, contre notre espoir naturel, ce digne protectorat doit, d'après une expérience trop décisive, devenir maintenant perpétuel.

Loin d'aboutir à la moindre réparation, ma persécution officielle vient d'être irrévocablement complétée en m'ôtant, après dix-neuf années d'un irréprochable exercice, le poste subalterne qu'on me laissa, dans une école dégénérée, quand on m'y ravit, en 1844, mon principal office. Ce complément d'iniquité, que j'avais dès lors prévu et annoncé, s'est d'ailleurs accompli, comme la spoliation initiale, sans aucune vraie participation d'un gouvernement qui, sous divers régimes, a depuis longtemps abdiqué sa juste suprématie polytechnique. Les deux actes émanent uniquement des différentes coteries scientifiques auxquelles ce célèbre établissement se trouve successivement livré. Toutes s'acharneront toujours contre le seul philosophe qui puisse aujourd'hui démasquer le charlatanisme et la médiocrité académiques en subordonnant activement tous les travaux de détail à de véritables conceptions d'ensemble. Depuis que ce vol légal est entièrement consommé, le chef suprême de la malheureuse école vient de me prouver, par une noble lettre, combien les dignes praticiens sont étrangers aux viles passions qui poussent de prétendus théoriciens vers ces méprisables attentats.

Ce coup final achève de dissiper tout espoir de réparation polytechnique. D'un autre côté, quoique le gouvernement ait toujours regretté son impuissance légale contre ma double spoliation, il n'a jamais tenté de me procurer ailleurs quelque juste compensation. Ainsi frustré de toute ressource officielle, je n'ai pu même replacer mon existence matérielle sur sa base primitive du libre enseignement privé des sciences

mathématiques. Trois années de loyaux efforts pour reprendre une profession qui ne convint qu'à ma jeunesse, viennent de me démontrer l'impossibilité d'y trouver désormais un abri contre ma pauvreté personnelle. L'élévation même de mon enseignement empêche une telle efficacité, depuis que ces études fondamentales sont, surtout en France, aussi dégradées habituellement par la stupidité des vues que par l'indignité des motifs.

D'après cette situation définitive, je suis donc contraint, à cinquante-quatre ans, de fonder toute ma subsistance sur la noble souscription publique qui d'abord surgit comme une garantie partielle et passagère. Mais les grands travaux qui m'ont attiré ce sort exceptionnel m'assurent aussi le concours croissant des actives symphaties, intellectuelles et sociales, qu'exige une telle destinée.

J'ai systématiquement voué toute ma vie à tirer enfin de la science réelle les bases nécessaires de la saine philosophie, d'après laquelle je devais ensuite construire la vraie religion. La première tâche est entièrement achevée depuis dix ans, et la seconde vient de commencer par la publication décisive, en juillet 1851, du tome premier de mon *Système de politique positive,* ou *Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité.* Ce second ouvrage établira la supériorité morale du positivisme aussi solidement que mon livre fondamental en démontre la supériorité intellectuelle. Ayant ainsi constitué la seule synthèse vraiment complète, autant relative désormais au cœur qu'à l'esprit, je dois obtenir des adhésions assez profondes

et assez nombreuses pour me procurer dignement la sécurité matérielle que réclame ma difficile mission.

Une harmonie nécessaire rattache, en effet, cette construction sans exemple à l'incomparable révolution qui, faisant osciller l'Occident entre la rétrogradation et l'anarchie, ne peut se terminer qu'en conciliant radicalement l'ordre et le progrès. A mesure que se développe une telle situation, tous les Occidentaux sentent de plus en plus l'impuissance finale des croyances théologiques et l'intime danger des doctrines métaphysiques. En même temps, l'insuffisance croissante des répressions purement matérielles, fait profondément ressortir le besoin universel d'une réorganisation spirituelle, seule adaptée à la vraie nature de la maladie occidentale. La religion positive doit aussi fournir l'unique force systématique qui puisse contenir également les inclinations rétrogrades des gouvernements et les tendances anarchiques des populations, en recommandant à la fois l'ordre au nom du progrès et le progrès au nom de l'ordre.

Cette double aptitude est assez sentie déjà pour procurer au fondateur du positivisme une suffisante protection contre l'ignoble persécution qui a maintenant détruit toutes ses ressources matérielles. Le public occidental préservera d'une injuste misère le philosophe dont il utilise de plus en plus les travaux, et qui peut encore, s'il n'est point entravé, tant servir la grande régénération humaine. Quoique la souscription instituée pour moi soit jusqu'ici restée notablement inférieure au taux proclamé d'abord indispensable, son accroissement continu, surtout pendant l'année

qui vient de finir, garantit sa prochaine efficacité, malgré le surcroît qu'exige ma dernière spoliation. Outre les divers symptômes généraux qui constatent les récents succès du positivisme, deux manifestations inattendues ont, en 1851, spécialement annoncé l'appréciation décisive de son aptitude caractéristique à satisfaire également les besoins les plus opposés. Toutes deux concernent, quoique en sens inverse, la lutte nécessaire qui terminera la révolution occidentale, par le libre ascendant du positivisme sur le communisme.

Les principaux conservateurs des États-Unis d'Amérique ont noblement invoqué la religion positive comme leur seul abri systématique contre les tendances subversives de la plus anarchique des populations occidentales, dans un milieu qui d'ailleurs exclut toute répression matérielle. Ils acceptent dignement les sévères obligations morales que leur imposera le nouveau pouvoir spirituel, en retour du juste respect qu'il obtiendra pour leur libre emploi d'une richesse socialement possédée.

En même temps, d'éminents prolétaires lyonnais ont irrévocablement embrassé le positivisme, comme convenant mieux que le communisme à tous les vrais besoins du peuple. Une heureuse culture de la vie de famille leur facilite spécialement la saine appréciation de la seule religion qui convienne également aux deux sexes, et d'après laquelle la régénération moderne consiste surtout à développer l'existence domestique dans toutes les classes.

C'est ainsi que le positivisme commence réellement

à satisfaire les pauvres en rassurant les riches, d'après son aptitude exclusive à traiter moralement des questions irrésistibles auxquelles on cherche dangereusement de vaines solutions politiques. Son fondateur peut donc compter à la fois sur le généreux patronage de quelques puissants disciples et sur le concours, encore plus noble, de ces subsides d'un centime quotidien pour lesquels ma première circulaire témoignait ouvertement une juste préférence.

La prochaine extension de cette double sauvegarde justifiera ma paisible résignation aux plus extrêmes conséquences d'une honorable spoliation. Au lieu d'atteindre son but oppressif, cette persécution ne m'a jamais rendu que plus calme et plus actif à la fois, en me vouant, avec plus de pureté et de plénitude, à mon office fondamental. Elle m'inspira toujours de nouveaux progrès vers les mœurs finales du prêtre de l'Humanité, qui doit entièrement appuyer son existence matérielle sur une libre gratitude, d'abord privée, puis publique, en renonçant loyalement à toute richesse personnelle, comme à toute grandeur temporelle. Ma première circulaire indique ma renonciation systématique à tous les profits qui pourraient désormais résulter de mes ouvrages quelconques, sauf le seul recouvrement des frais d'impression. Ce principe religieux, appliqué déjà dans ma récente publication, vient de recevoir son complément naturel sous l'impulsion spéciale de ma nouvelle spoliation. Poussé par ce coup final à m'abandonner, sans aucune réserve, au noble patronage de mes vrais appréciateurs, j'ai bientôt étendu la même règle à notre future *Revue occidentale,* en y

renonçant d'avance à toute rétribution, soit comme directeur, soit comme collaborateur. Mon caractère sacerdotal achève ainsi de se purifier, mes diverses prédications écrites devenant alors aussi gratuites que le furent toujours mes prédications orales. En diminuant d'un cinquième les frais annuels attribués d'abord à cette publication mensuelle, ce dernier complément d'une digne résolution hâtera, j'espère, l'institution d'un enseignement que réclame de plus en plus l'état présent de l'Occident.

Ce concours permanent du dévouement avec l'oppression m'a donc procuré finalement l'existence la plus homogène qui convienne au sacerdoce régénérateur. Les dix années de pleine vigueur cérébrale que l'ordre normal me réserve encore pourront ainsi s'appliquer, sans aucune entrave, aux grandes compositions que je promis en terminant mon ouvrage fondamental, et qui sont spécialement rappelées dans la récente préface du principal de ces quatre traités. J'ose assurer qu'elles seront toutes accomplies dignement, si le public occidental ne me laisse pas succomber. C'est pourquoi j'attends, avec une entière confiance, la suffisante extension d'une garantie aussi méritée par l'ensemble de mes services que d'après mes désastres. Tous ceux qui doivent y coopérer reconnaissent, en général, les obligations sociales de la classe active envers la classe contemplative, et ils sentent spécialement que, de nos jours, elles resteront longtemps privées, avant de pouvoir devenir publiques. Malgré le profond égoïsme qui distingue le milieu polytechnique, j'espère même que ma dernière spoliation y développera des sympathies

exceptionnelles, fondées sur l'appréciation plus spéciale d'une telle persécution, indépendamment de toute adhésion philosophique ou sociale. A plus forte raison, dois-je compter que cette consommation inattendue réveillera le zèle des positivistes incomplets, si puissants en Angleterre, qui admettent ma philosophie sans accepter encore la politique correspondante. Mais les positivistes conséquents sont assez nombreux déjà pour que leur intervention doive me suffire, quand leurs sentiments s'élèveront au niveau de leurs convictions, sous l'impulsion combinée de cette extrême nécessité privée et des plus graves intérêts publics. J'aborde donc, sans aucune inquiétude, l'expérience, si périlleuse en apparence, que ma situation m'oblige de tenter maintenant sur la véritable efficacité des inspirations régénératrices chez les âmes qui se dégagent de notre anarchie mentale et morale. Non seulement ma modeste existence sera bientôt préservée de toute perturbation matérielle : mais les efforts ainsi déterminés vont inaugurer spontanément la juste protection due, en général, à chaque digne apôtre de la religion universelle.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE.

(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)

P. S. En 1849, première année de la souscription, elle produisit 2,928 fr.; en 1850, elle parvint à 3,268 fr.; en 1851, elle atteignit 4,205 fr.

Dans la circulaire initiale du 12 novembre 1848, qui fonda cette souscription, le produit indispensable fut fixé au taux annuel de 5,000 fr., en sus du traitement de 2,000 fr. que je conservais alors.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui

QUATRIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONNELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI

Paris, le 3 Homère 65 (lundi 31 janvier 1853).

MONSIEUR,

Quoique encore insuffisant, le noble subside annuel auquel vous participez a maintenant atteint sa constitution définitive. Institué d'abord pour une protection partielle et temporaire, ce patronage collectif devint ensuite la base unique et perpétuelle de ma subsistance, d'après la spoliation finale accomplie envers moi par les coteries polytechniques, en novembre 1851, malgré l'impuissante sympathie du gouvernement. Le notable accroissement d'une telle souscription pendant l'année 1852 témoigne combien fut accueilli l'appel décisif que dut faire, à cet égard, ma troisième cirlaire.

Cette situation finale vient de déterminer une modification nécessaire, qui complète l'organisation du libre protectorat. Jusqu'ici la souscription avait toujours été

gérée par l'habile écrivain qui la fonda dignement en novembre 1848, et dont je n'oublierai jamais l'active sollicitude. Mais, depuis que ce subside constitue irrévocablement ma seule ressource, j'ai besoin, surtout tant qu'il reste insuffisant, d'en connaître et d'en recueillir les produits successifs plus fréquemment que ne pourrait le comporter un directeur quelconque. C'est ainsi que l'expérience m'a définitivement conduit, en septembre dernier, à devenir moi-même l'unique administrateur de cette souscription, dont les centres partiels ou provisoires pourront d'ailleurs se multiplier autant qu'il le faudra, mais sans ma participation.

Amenée par une nécessité matérielle, cette simplification finale doit faire mieux ressortir le caractère social d'un tel patronage, en me procurant habituellement des relations directes avec chaque coopérateur. Quiconque sent dignement la tendance actuelle de l'Occident vers une réorganisation spirituelle, seule base possible de la régénération temporelle, regardera bientôt ce subside comme le premier essor d'une grande institution. Car il prépare déjà l'indépendance du nouveau sacerdoce, en procurant une juste sécurité matérielle au fondateur de la religion positive. En terminant ma précédente circulaire, j'annonçai qu'il devait bientôt s'étendre à d'autres théoriciens, à mesure que se développerait irrécusablement leur vocation sacerdotale. Quoique cette extension demeure encore prématurée, je puis assurer aujourd'hui que plusieurs jeunes esprits d'élite, animés par de nobles cœurs et soutenus par d'énergiques caractères, se préparent silencieuse-

ment au sacerdoce de l'Humanité par de fortes études encyclopédiques. Aussitôt que leur difficile initiation se trouvera convenablement accomplie, je n'hésiterai point à réclamer directement le juste patronage temporel de l'avant-garde du public occidental envers cette précieuse ébauche du clergé positif. Il me suffira d'invoquer alors les motifs généraux que manifesta d'abord mon cas personnel, premier et principal exemple de la situation nécessaire qui caractérisera longtemps le nouveau pouvoir spirituel.

Le second volume de mon *Système de politique positive* ne laisse maintenant aucune incertitude sur cette condition fondamentale. Outre que la préparation normale du vrai sacerdoce ne peut guère s'accomplir spontanément chez des riches, un tel office ne saurait jamais émaner dignement que d'organes volontairement dépourvus de tout ascendant temporel. L'application graduelle de ce principe social m'a fait enfin accepter, et même développer, comme pleinement régulière, une situation privée qui d'abord semblait exceptionnelle. Dès longtemps frustré de tout patrimoine, je fus ensuite dépouillé successivement de mes diverses ressources professionnelles, et bientôt je complétai volontairement cette préparation pontificale en renonçant d'avance aux réparations ou compensations quelconques. Les ignobles iniquités dirigées contre mon existence matérielle étaient surtout destinées à détruire dans son germe une régénération, intellectuelle et sociale, incompatible avec l'anarchique ascendant des médiocrités académiques. Mais cette infâme persécution n'aboutit, au contraire, qu'à constituer naturellement le meilleur

type personnel de la nouvelle situation sacerdotale, en fondant toute ma subsistance sur le patronage temporel de mes vrais clients spirituels.

Quoique la classe active accomplisse toujours collectivement son devoir social de nourrir la classe contemplative, ce concours volontaire comporte deux modes distincts : l'un privé, l'autre public. Celui-ci prévaudra sans doute dans la constitution finale du sacerdoce positif, d'après le suffisant avénement de la religion universelle. Mais le premier convient seul à la transition occidentale, et l'on doit désirer qu'il persiste au moins jusqu'à la fin du siècle actuel. Il caractérise mieux le libre assentiment sur lequel repose la vraie dignité spirituelle ; et d'ailleurs il manifeste davantage la juste subordination de la théorie à la pratique, souvent méconnue des penseurs modernes.

Tant qu'un tel patronage se borne à moi seul, il rend même plus sensible le principal contraste des deux pouvoirs sociaux, en opposant la concentration spontanée de l'influence théorique à la dispersion naturelle des forces pratiques. Éminemment divisibles, et par suite coalisables, celles-ci peuvent toujours être surmontées d'après un suffisant concours. L'ascendant spirituel, nécessairement indivisible, ne redoute jamais une coalition quelconque. Son office fondamental pourrait toujours être assez rempli par un seul cerveau, si l'étendue et la diversité des applications simultanées n'exigeaient pas que le suprême organe de l'Humanité fût assisté de ministres secondaires. Une telle opposition entre les deux puissances humaines va devenir familièrement appréciable d'après les rapports person-

nels qui désormais me lieront directement à chacun de mes souscripteurs annuels. Dans ce contact habituel, chaque coopérateur sentira l'ensemble des services qui m'ont procuré ce noble concours; tandis que lui-même ne se reconnaîtra qu'une faible participation, qui, sans me dispenser d'aucune gratitude, n'altérera jamais mon indépendance. Ce contraste décisif entre le mérite et le nombre, qui seul explique assez l'irrésistibilité du véritable ascendant théorique, ressortira moins quand la subsistance du sacerdoce positif ne dépendra plus de ses adhérents privés.

Dans un temps d'instabilité, la persistance d'un tel subside et son accroissement continu sont très propres à manifester sa portée sociale comme premier pas vers la libre constitution du nouveau pouvoir spirituel. Car on ne saurait douter maintenant que la plupart de ses coopérateurs permanents le conçoivent ainsi, d'une manière plus ou moins distincte. Quand il commença, je présumais assez de mes contemporains pour espérer qu'il émanerait surtout du nombreux public polytechnique qui connaissait pleinement l'iniquité de ma spoliation, sans s'occuper d'ailleurs de mes services philosophiques. Mais une triste expérience me prouva bientôt que j'avais mal apprécié ce milieu dégradé, d'où ne surgit jamais la moindre assistance, ni chez mes propres élèves, ni parmi mes camarades, ni même chez mes supérieurs les mieux disposés. D'après ce lâche égoïsme, qui mérite une flétrissure historique, le protectorat collectif fut toujours dû seulement aux diverses sympathies déterminées par mes travaux. Je puis même étendre cette appréciation à la participation,

noblement exceptionnelle, des dignes adversaires américains indiqués dans la préface du tome deuxième de ma *Politique positive*. Car ils regardent comme un véritable devoir social de soutenir ainsi l'existence matérielle du philosophe dont ils ont proclamé la valeur intellectuelle et morale plus complètement que ses propres auxiliaires publics. Quoique de tels cas puissent désormais se multiplier beaucoup, je ne devrai jamais compter essentiellement que sur des appuis positivistes.

Ceux-là se divisent maintenant en deux classes générales, selon que leur adhésion reste purement philosophique ou qu'elle s'étend jusqu'à la religion. Une telle distinction résulte le plus souvent de l'application sociale du positivisme, surtout envers la politique actuelle. La révolution occidentale étant principalement intellectuelle, les positivistes placés dans le milieu le moins agité peuvent longtemps borner leurs convictions à la nouvelle philosophie, afin de mieux garantir ce fondement rationnel contre toute altération passionnée. Cette inconséquence, encore excusable, cessera spontanément quand le mouvement de régénération aura pris, en Occident, son extension naturelle. Devant une imminente anarchie, ces positivistes incomplets, très multipliés en Angleterre, sentiront combien serait vaine une rénovation qui s'arrêterait aux pensées sans embrasser les sentiments, seule source réelle de la conduite. Si même ils concevaient, avec assez de profondeur, le simple problème de l'unité mentale, ils reconnaîtraient déjà que sa vraie solution devient inséparable de la reconstruction géné-

rale de l'unité humaine, dont le principe consiste dans la prépondérance du cœur sur l'esprit. Mais ils n'accompliront cet effort décisif que sous l'impulsion continue d'une active sollicitude sociale. Quant à ceux qui, vivant au centre de l'agitation rénovatrice, et journellement préoccupés de ses principales exigences, se bornent pourtant à la philosophie positive en rejetant la religion correspondante, je n'hésite point à regarder leur conversion comme avortée. Leur inconséquence, alors sans excuse, indique nécessairement ou l'impuissance de l'esprit ou l'insuffisance du cœur, et presque toujours toutes deux. Car la religion positive, quoique destinée finalement à tous, ne convient aujourd'hui qu'aux natures d'élite, d'ailleurs moins rares chez les prolétaires que parmi les lettrés et les riches.

Le caractère sacerdotal de mon subside se trouve déjà confirmé par son extension occidentale. Quoique les souscripteurs français prévaillent encore par le nombre, le produit principal émane maintenant du reste de l'Occident, comme l'indique le résumé statistique qui termine ma circulaire. Cette prépondérance normale ne pourra qu'augmenter beaucoup à mesure que la vraie nature de la situation occidentale se développera davantage. On sentira partout que, dans l'essor décisif de la doctrine finale, la France a seulement l'initiative nécessaire d'une élaboration commune à tous les Occidentaux, et destinée ensuite à toute notre espèce. Les besoins de l'ordre absorbant de plus en plus les tendances au progrès, on reconnaîtra bientôt l'universelle efficacité du pouvoir spirituel que j'ai fait irrévocablement surgir dans la métropole humaine.

Au milieu de l'anarchie mentale et morale, quand les gouvernements et les populations cherchent aveuglément l'avenir sans consulter le passé, je viens seul représenter dignement le double ensemble des ancêtres et des successeurs. L'instinct de la continuité, principal attribut de notre sociabilité, fut d'abord altéré profondément par le catholicisme, dont le brutal avénement repoussa tous nos antécédents gréco-romains. Il subit ensuite une atteinte non moins grave quand le protestantisme vint réprouver tout le moyen âge. Complétant cette anarchique progression, l'aveugle déisme émané du dix-huitième siècle pousse aujourd'hui les Occidentaux à méconnaître toute filiation historique pour ne laisser prévaloir qu'une sauvage solidarité.

Dans cette orageuse situation, plus ou moins commune à tout l'Occident, les vrais conservateurs ne tarderont pas à comprendre l'importance de la seule doctrine qui systématise la notion et le sentiment de la continuité. En se préoccupant dignement de l'ordre profondément compromis, on reconnaîtra que les positivistes complets, c'est-à-dire religieux, peuvent seuls devenir ses appuis normaux, vu le caractère plus ou moins anarchique qu'offrent aujourd'hui tous les autres partis. C'est surtout d'une telle conviction que j'attends désormais l'extension décisive du subside sacerdotal, où les purs révolutionnaires participeront de moins en moins, comme étant, au fond, les principaux ennemis du positivisme. Mes dignes patrons temporels se sentiront ainsi liés de plus en plus par une grande destination commune, qui partout les poussera, sous ma direction, à saisir convenablement la surintendance

des affaires occidentales, à mesure que leurs convictions se complèteront. Telle est déjà la disposition spontanée des vrais positivistes, même britanniques, surtout depuis la récente propagation de ma doctrine en Irlande, où l'agitation sociale interdit de se borner au positivisme intellectuel.

Néanmoins, à quelque phase que s'arrêtent mes divers adhérents, je suis autorisé maintenant à réclamer solennellement leur juste assistance. Car, j'ai pleinement réalisé déjà toutes les conditions d'abnégation personnelle qu'exigeait mon essor complet. En même temps, malgré les embarras matériels encore inhérents à l'insuffisance de mon subside, une expérience décisive vient de confirmer mon aptitude à bien employer le noble loisir propre à ma situation finale. Pendant l'année 1852, la première de toute ma vie où j'aie pu librement disposer de mon temps et de mes forces, j'ai construit et publié le volume le plus décisif de mon principal traité. Quelques mois après son apparition, j'ai dignement composé l'opuscule exceptionnel que j'avais promis pour systématiser la propagation décisive du positivisme. Malgré ce double effort, je publierai, vers le milieu de la présente année, le tome troisième de ma *Politique positive,* dont le volume final paraîtra l'an prochain. Après cet immense construction, je me sens capable d'exécuter convenablement les trois traités moins étendus, mais très importants, que je promis également en terminant, en 1842, ma première vie. Quoique je commence maintenant ma cinquante-sixième année, j'ose assurer que tous ces services seront accomplis avant l'âge normal de ma sage

retraite, si d'ignobles entraves ne surgissent pas de mon injuste détresse matérielle.

C'est pourquoi je somme tous les Occidentaux capables de sentir, d'une manière quelconque, la vraie portée de mes travaux, de concourir loyalement, suivant leurs moyens respectifs, au digne protectorat institué pour moi. Si les positivistes incomplets persistaient à motiver leur coupable indifférence sur leurs divergences partielles envers l'ensemble de ma doctrine, je dévoilerais aisément l'égoïsme mal caché sous ce vain prétexte. Car les principes qu'ils admettent déjà sont plus que suffisants pour mériter au fondateur un juste abri contre la misère, quand même tous ses autres travaux devraient être oubliés.

Un tel dédain d'une obligation sociale, dont les motifs sont irrécusables, résulte trop souvent de la secrète aversion qu'inspire l'avénement d'un sacerdoce capable d'établir enfin une discipline réelle et complète. La morale positive se trouve appelée, dès sa naissance, à la principale épreuve de sa force, pour surmonter aujourd'hui l'universelle insurrection des vivants contre l'immuable empire des morts, en tirant de l'ensemble du passé le seul point d'appui désormais efficace. Quand elle aura suffisamment accompli cet office décisif, déjà réalisé chez les âmes régénérées, nul ne pourra plus douter de sa puissance contre les perturbations quelconques. Par un secret pressentiment de cette autorité naissante, toutes les influences vicieuses redoutent maintenant le pouvoir qui, venant enfin juger irrévocablement les morts, n'hésitera jamais à juger aussi les vivants, d'après l'extension nécessaire des mêmes principes.

L'obligation de concourir au subside sacerdotal est devenue tellement irrécusable, pour quiconque se reconnaît positiviste, que je l'érigerai prochainement en condition préliminaire d'une telle qualification. Quelque peu répandue que soit jusqu'ici ma doctrine, le moment me semble déjà venu de distinguer formellement ses vrais adhérents d'avec ceux qui prennent indûment un titre destiné bientôt à procurer l'estime publique. C'est pourquoi je ne tarderai point à soumettre tous les prétendants au système d'épreuves régulières dont la récente publication du *Catéchisme positiviste* fournit la base naturelle. Mais, avant d'être ainsi jugé, chacun d'eux devra s'engager à participer, selon ses moyens, au subside sacerdotal. L'entière impuissance, qui seule dispenserait d'une coopération quelconque, est extrêmement rare envers une souscription dont le minimum fut fixé, dans ma première circulaire annuelle, au taux d'un centime quotidien, que j'ai vu quelquefois se réaliser dignement. Ma *Politique positive* a systématiquement établi le caractère social que doit maintenant développer la propriété matérielle pour obtenir enfin une consistance inébranlable. Je dois donc empêcher désormais que ceux qui sollicitent une telle transformation tentent eux-mêmes d'en éluder les conséquences normales, dans leurs relations personnelles avec le sacerdoce régénérateur.

Avant de terminer cette circulaire décisive, il y faut expliquer convenablement à mes patrons temporels l'état présent du subside et ses prochaines exigences.

En l'instituant, on fixa la somme de *sept mille francs* pour le minimum total de ma dépense annuelle, y

compris une pension exceptionnelle de *deux mille francs* que je regarde comme moralement obligatoire. J'ai toujours accepté dignement cette détermination primitive, et je ne demanderai jamais qu'elle soit notablement dépassée. Quand la souscription sera parvenue au delà, j'appliquerai l'excédant, soit au juste soulagement des vrais aspirants au nouveau sacerdoce, soit à faciliter mes publications, soit à tous autres usages positivistes, constamment assujettis à des comptes spéciaux. Mais, malgré l'accroissement continu du subside pendant les quatre années écoulées depuis sa fondation, il n'a point encore atteint ce minimum jugé d'abord indispensable. Devenu l'unique base de ma subsistance, son insuffisance m'aurait récemment suscité de graves embarras sans la restitution inattendue des retenues officielles que subit longtemps mon dernier traitement polytechnique. Ce secours accidentel, qui combla presque la lacune de 1852, ne peut plus se renouveler, et je ne dois en espérer aucun autre. Il faut donc que le subside suffise seul dès 1853. Les chiffres ci-dessous indiqués prouvent que cette condition exige un accroissement actuel égal à celui de l'année précédente. J'ai donc lieu de présumer que le patronage va devenir complet, d'après la stimulation continue d'une impérieuse situation, qui désormais pousse simultanément les populations et les gouvernements vers le positivisme, comme seule garantie systématique de l'ordre et du progrès.

La morale positive me prescrivant de vivre au grand jour, je crois devoir ici m'expliquer une seule fois sur une apparente anomalie de ma dépense personnelle,

où, contre l'usage naturel, le logement compte davantage que la nourriture. En évitant tout détail superflu, ma vraie dignité ne souffrira point d'un tel éclaircissement public, qui préviendra des reproches irréfléchis, et peut-être même une ignoble malveillance.

Quoique l'appartement que j'habite depuis douze ans excède réellement mes besoins matériels, je regarderais comme un profond malheur l'obligation de le quitter, d'après l'ensemble des divers souvenirs incomparables qui m'y lient de cœur et d'esprit. Je ne pourrai jamais oublier que là fut écrit, en 1842, le volume décisif qui termina mon ouvrage fondamental par la systématisation directe de la nouvelle philosophie. Mais ce domicile doit surtout m'être devenu sacré, trois ans après, comme le lieu de la régénération morale que me procura, pendant une année sans pareille, l'angélique impulsion qui dominera toujours ma seconde vie. Vu les fruits décisifs que l'Occident en a déjà recueillis, j'oserais taxer d'ingratitude tous ceux qui, participant aux bienfaits, publics et privés, de la religion nouvelle, me laisseraient matériellement ravir le siége de sa fondation. Ces saintes murailles, à jamais empreintes de l'image adorée, m'aidèrent à développer journellement le culte intime de la meilleure personnification du vrai Grand-Être, pendant ces années déjà nombreuses où sa glorieuse éternité subjective succéda trop tôt à sa triste existence objective. Là s'établit, sous cet irrésistible patronage, une telle harmonie entre ma vie privée et ma vie publique, que les progrès de chacune purent aussitôt s'étendre à l'autre ; de manière à me faire sentir la vraie théorie de l'unité longtemps avant de la

formuler. Aussi la même enceinte où je fus d'abord régénéré se trouva-t-elle consacrée bientôt par plusieurs célébrations décisives des principaux sacrements sociaux.

Les positivistes trop abstraits que toucherait peu l'importance évidente d'un tel domicile envers mon bonheur personnel devraient, au moins, se reconnaître obligés de concourir à me le conserver comme un précieux instrument de travail. Quiconque sent assez la vraie logique pour ne la point réduire au seul emploi des signes, doit comprendre la puissance philosophique des images et des sentiments que ces murs me rappellent. J'y viens d'accomplir la principale moitié de ma construction religieuse, et l'opuscule décisif où la participation subjective de ma sainte collègue éternelle est déjà reconnue unanimement. Pourrais-je aussi bien achever ailleurs cette élaboration capitale, et même les ouvrages moins importants qui la suivront ? J'ai maintenant atteint l'âge où je dois scrupuleusement ménager mon temps et mes forces pour exécuter, avec une pleine vigueur cérébrale, tout ce que je promis à la fin de mon livre fondamental. C'est pourquoi je repousserai toujours la stupide économie matérielle qui me priverait d'une puissante assistance spirituelle.

Pour compléter cet éclaircissement spécial, il faut d'ailleurs noter que mon anomalie personnelle se borne au simple échange des répartitions usitées, sans affecter réellement ma dépense totale. Son taux primitif fut, en effet, fixé dans la supposition d'une restriction domiciliaire. Néanmoins, je m'y soumis, tout en conservant l'enceinte sacrée, grâce à la réduction exceptionnelle de

mes autres dépenses, et surtout de ma nourriture. Mon heureuse sobriété concourt, sans doute, à ce précieux résultat. Toutefois, il est dû principalement à l'incomparable auxiliaire que déjà chaque vrai positiviste respecte et chérit comme ma digne fille adoptive. D'après son admirable sollicitude, nous sommes nourris tous les deux pour une somme inférieure à celle que coûterait ma propre alimentation si je vivais isolément. Parmi les Parisiens dont la dépense personnelle est de cinq mille francs par an, je suis peut-être le seul auquel le logement coûte *seize cents francs*. Mais réciproquement, aucun d'entre eux, sans doute, ne se borne, comme je le fais, à *mille francs* pour la nourriture totale de sa maison.

L'auguste destination de ces renseignements privés me permet d'espérer que mon vrai public ne les jugera point indignes de son attention. Ils réduisent définitivement à la seule transposition de deux nombres une apparente irrégularité, qui n'altère aucunement la juste austérité de mes mœurs sacerdotales. C'est pourquoi je me félicite d'avoir été conduit à présenter dignement une explication d'après laquelle tous mes contemporains sauront désormais respecter un domicile destiné, j'ose le dire, à devenir sacré pour la postérité.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)
Né, à Montpellier, le 19 janvier 1798.

P. S. D'après le but du subside sacerdotal, je dois, en général, inviter chaque coopérateur à m'envoyer, autant que possible, sa souscription dans le premier trimestre de l'année; à moins qu'il ne préfère la fractionner, comme plusieurs l'ont heureusement pratiqué déjà.

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal en 1852.

40 souscriptions françaises	2,400 fr.	Minimum,	5 fr.	
		Moyenne,	60 fr.	
		Maximum,	200 fr.	
26 autres occidentales (dont 1 collective de 650 fr.. à Londres).....	3,155 fr.	Minimum,	25 fr.	(en écartant la collecte.)
		Moyenne,	100 fr.	
		Maximum,	500 fr.	
4 anonymes.....	45 fr.			
Tot. 70 souscriptions.....	5,600 fr.	Moyenne,	80 fr.	

N. B. Pendant les trois premières années, le subside sacerdotal fournit 3,000 fr. en 1849, 3,300 en 1850, et 4,200 en 1851.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui

CINQUIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONNELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI

Paris, le 22 Moïse 66 (dimanche 22 janvier 1854).

MONSIEUR,

L'année qui vient de finir a suffisamment réalisé les espérances exprimées dans ma précédente circulaire envers l'accroissement nécessaire du noble subside auquel vous concourez. D'après le résumé numérique ci-joint, le minimum normal de sept mille francs (ou plutôt vingt francs par jour) s'est trouvé, pour la première fois, atteint en 1853.

Suivant mon appréciation antérieure, ce résultat décisif représente un tel patronage comme une institution sociale, spontanément surgie, à travers l'anarchie actuelle, afin de consolider l'avénement du nouveau pouvoir spirituel, seul capable de terminer la révolution occidentale. Tant que l'intervention collective parut uniquement destinée à compenser une infâme spoliation, elle resta très insuffisante, vu le peu d'éner-

gie que comportent aujourd'hui les sentiments civiques, surtout dans le milieu profondément égoïste où la persécution s'accomplit. La protection n'est devenue assez efficace que quand je l'ai directement rattachée au principal besoin de notre siècle. Même les dignes adversaires, dont j'y dois toujours honorer la participation exceptionnelle, sympathisent réellement avec la mission à laquelle j'ai constamment voué ma vie, quoiqu'ils diffèrent de moi sur les moyens convenables. A plus forte raison, cette coopération est-elle obligatoire aux yeux de ceux qui, sans accepter la politique et la religion positives, ont sincèrement adopté ma philosophie, à moins que l'infériorité morale n'accompagne chez eux l'incohérence mentale.

Parmi les positivistes complets, auxquels le subside sacerdotal devra de plus en plus sa principale consistance, ce concours constitue une fonction sociale, où chaque âme régénérée contribue, selon ses forces, à préparer le régime final en secondant l'initiative théorique. En publiant l'opuscule qui systématise notre propagande, j'ai directement représenté les serviteurs de l'Humanité comme venant dignement saisir la direction générale des affaires terrestres, d'après une séparation fondamentale entre le conseil et le commandement. Cette proclamation sans exemple se trouve, depuis quinze mois, spontanément ratifiée par le silence décisif de tous les partis actuels, dont chacun a tacitement reconnu la suprématie naturelle de la solution positive. Nul ne peut aujourd'hui contester ni la nécessité de concilier radicalement l'ordre et le progrès, ni l'aptitude exclusive du positivisme envers une telle

harmonie. Voilà comment une compression empirique se trouve involontairement conduite à respecter l'essor continu de la doctrine régénératrice. Quiconque peut assez se placer au point de vue de la postérité doit déjà regarder la réorganisation occidentale comme ayant vraiment commencé, depuis que la religion universelle est pleinement caractérisée. En faisant librement surgir des convictions complètes sous une fluctuation anarchique et rétrograde, le sacerdoce positif disposera bientôt les classes dirigeantes à transférer partout le gouvernement aux seuls praticiens capables de surmonter une imminente dissolution.

Telle est la sainte ligue que le développement du subside positiviste vient spontanément organiser entre les deux forces, active et spéculative, dont le digne concours doit présider à la reconstruction moderne. Vouées à cette grande destination, toutes les âmes d'élite se rallieront graduellement autour du positivisme, pour dominer le dix-neuvième siècle, comme les esprits forts conduisirent le dix-huitième siècle d'après l'encyclopédisme. Une semblable coopération peut seule les dégager de l'oppression exceptionnelle où les plonge une anarchie exclusivement favorable aux médiocrités de tout genre. Or la première condition d'un tel résultat consiste à toujours mériter, par nos sentiments et notre conduite, personnelle, domestique, ou civique, la prépondérance à laquelle notre doctrine nous appelle ouvertement. Le régime final est destiné surtout à régler convenablement toutes les forces humaines, tant privées que publiques, assez développées dans l'évolution préparatoire. Il exige donc que ses dignes promo-

teurs prouvent d'abord sur eux-mêmes l'efficacité générale de la discipline positive.

Déjà la foi démontrable a partout prévalu mentalement sur les croyances chimériques, qui ne sont plus recommandées en vertu de leur réalité, mais seulement au nom de leur utilité. Pour compléter son ascendant, le principe positif doit donc constater, par une expérience continue, que son efficacité morale et sociale est en pleine harmonie avec son aptitude intellectuelle. C'est ainsi que les vrais positivistes peuvent tous concourir à l'avénement graduel de leur religion, en remplissant mieux que les divers théologistes, d'abord leurs fonctions spéciales, puis leur sage participation à l'économie générale.

Une telle supériorité leur procurera partout un respect habituel, sans qu'ils soient jamais forcés d'altérer une morale qui leur prescrit surtout de vivre au grand jour. Le caractère toujours relatif de leur doctrine doit d'ailleurs les préserver de toute hostilité déplacée envers les croyances dont ils sont irrévocablement affranchis, quoiqu'ils ne puissent attendre la même justice d'adversaires dirigés par des opinions absolues.

Outre qu'une telle attitude constitue le meilleur privilége du positivisme, elle devient indispensable aux régénérateurs occidentaux, qui, devant également guérir les anarchistes et les rétrogrades, ne sauraient pourtant hésiter désormais à préférer ceux-ci. Depuis que la crise française a spontanément posé la question organique, les révolutionnaires ont irrévocablement perdu leur office passager, surtout chez le peuple central, où leur intervention ne fait plus qu'entraver, à tous égards,

l'élaboration décisive. Au contraire, les conservateurs, tandis qu'ils maintiennent l'ordre matériel, préservent d'une entière indiscipline des âmes chez lesquelles les convictions les plus arriérées sont très préférables, même mentalement, au pur scepticisme. Sans accorder jamais aux croyances surnaturelles une prépondérance incompatible avec la solution occidentale, le positivisme ne peut succéder au théologisme qu'en glorifiant toujours ses services antérieurs et respectant son efficacité présente, malgré son insuffisance radicale. Il faut donc transformer le système d'hypocrisie en un système de ménagement, en préférant l'état rétrograde à l'état négatif, dans une génération dont les directeurs peuvent seuls atteindre déjà l'état normal.

Cette attitude des positivistes envers les partis actuels se trouva caractérisée, dès 1826, quand je publiai, sur le pouvoir spirituel, un opuscule décisif, suscitant aussitôt les reproches des déistes et les éloges des catholiques. Suspendue, en apparence, pendant que j'élaborais ma fondation philosophique, elle s'est développée, avec une énergie croissante, à mesure qu'a surgi ma construction religieuse, surtout depuis l'abolition du régime parlementaire en France. Mon récent volume sur la philosophie de l'histoire consacre irrévocablement une telle disposition, comme devant habituellement distinguer notre siècle du précédent. Je dois la motiver spécialement quand je vais caractériser l'avenir humain et la transition extrême, dans le tome final qui sera publié vers le milieu de la présente année. Les positivistes sont tellement appelés à gouverner l'Occident qu'ils doivent déjà préparer leur

dictature systématique en secondant, à leur manière, une empirique concentration, provisoirement indispensable à l'ordre matériel. Une telle assistance peut seule garantir la liberté d'exposition qu'exige l'élaboration occidentale, en transférant l'active défense des principes sociaux à l'unique doctrine qui puisse dissiper les utopies subversives. En faisant perdre aux révolutionnaires le prestige de la persécution, le positivisme représentera ce parti comme le plus arriéré de tous, dans un siècle voué nécessairement à la reconstruction.

Inspirées par l'accroissement décisif du subside sacerdotal, ces réflexions sont pleinement conformes à la vraie nature de mes circulaires annuelles, où je dois désormais adresser des conseils opportuns aux meilleurs adhérents de la Religion de l'Humanité. Mes explications spéciales de l'an dernier me dispenseront toujours de revenir sur mes besoins personnels, auprès de quiconque sent combien l'économie des forces l'emporte sur celle des matériaux, et même du temps. L'augmentation du subside ayant assez ratifié ce préambule nécessaire, je puis maintenant consacrer cette communication périodique à sa destination sociale, sans y mêler aucun éclaircissement privé.

Afin de mieux apprécier une telle extension, il faut remarquer qu'elle est surtout due à des souscripteurs plus nombreux, puisque la moyenne générale n'a point changé sensiblement. Cette multiplicité de coopérateurs serait même plus prononcée si la rigueur numérique ne m'avait interdit d'y comprendre ceux qui, sans renoncer à leur participation, furent empêchés, par des obstacles passagers, de la réaliser en 1853.

Mais un tel accroissement est surtout devenu décisif en s'accomplissant malgré l'irrévocable retraite de plusieurs souscripteurs qui furent toujours plus révolutionnaires que positivistes. D'après l'estime qui déjà s'attache à cette dernière qualification, on doit désormais la réserver soigneusement aux vrais adhérents de la religion universelle, où conduit notre philosophie et d'où procède notre politique. Si l'on continuait d'accorder ce titre aux âmes dont l'évolution est incomplète, il faudrait bientôt le laisser prendre par les esprits voués aux spécialités positives. Car leur aveugle répugnance envers toute généralisation et systématisation n'offre que l'entier développement de l'empirique inconséquence des prétendus positivistes qui veulent empêcher la nouvelle philosophie d'aboutir à la vraie religion. Quiconque ne s'élève point jusqu'à cette conclusion synthétique ne comporte envers le positivisme que d'insuffisantes sympathies, incapables de résister, dans la vie réelle, au moindre ébranlement, public ou privé.

L'impuissance pratique, et même l'instabilité théorique, de ces convictions incomplètes sont devenues pleinement irrécusables d'après la crise dictatoriale de 1851, où les positivistes religieux surent seuls juger d'avance comme la postérité, malgré leurs émotions passagères. Je fus alors abandonné par tous mes autres prétendus adhérents, destinés, sans doute, à mourir en regrettant le régime parlementaire. Cette épuration spontanée augmente la consistance du vrai parti positiviste, et l'on voit déjà qu'elle n'a pas entravé son extension.

Rien n'est plus propre à dissiper les préventions empiriques qui, du moins en France, détournent la plupart des conservateurs de la seule doctrine qui consacre et systématise leurs aspirations. Faute d'une telle base, ceux qui, depuis soixante ans, veulent sincèrement concilier l'ordre et le progrès, n'aboutissent qu'à perpétuer simultanément l'anarchie et la rétrogradation afin de pouvoir toujours opposer l'une à l'autre.

Voilà comment le positivisme, également dégagé des sympathies vicieuses et des aveugles antipathies qu'il dut d'abord susciter, tend désormais à régénérer directement la politique actuelle, en devenant la doctrine propre aux conservateurs systématiques. Ses dignes adeptes pourront ainsi, les uns par le conseil, les autres par le commandement, prévenir de nouvelles catastrophes dans le centre occidental, et préserver les peuples adjacents d'une agitation naturellement propre à la nation investie de l'initiative moderne.

Mon appréciation du subside de 1853 resterait incomplète si j'y laissais ignorer que l'accroissement du nombre des souscripteurs n'aurait pas suffi pour réaliser le minimum normal sans le zèle exceptionnel de plusieurs coopérateurs. Un digne appel, suscité par une détresse imprévue, produisit, dans le dernier trimestre, un admirable élan, qui permit d'atteindre ce taux décisif, mais d'après un surcroît d'efforts sur lequel je ne saurais habituellement compter. Néanmoins, la plénitude du subside me semble désormais assurée, parce que l'accroissement continu du nombre des souscripteurs doit déjà dispenser de tout supplément.

Les coopérateurs par grâce ou caprice s'étant heureusement retirés, je n'ai plus que des patrons qui regardent leur intervention comme un véritable devoir, toujours développable avec leurs moyens effectifs. Je ne signale donc cette généreuse anomalie qu'afin d'en témoigner publiquement ma juste reconnaissance, et surtout pour constater l'aptitude de la foi positive à susciter déjà les sentiments qu'exige sa destination sociale.

On doit finalement regarder un tel symptôme comme concourant avec tous les indices qui, dans cette même année, viennent de manifester spontanément l'efficacité morale du positivisme. Une épreuve décisive a spécialement montré la puissance de la vraie religion envers le perfectionnement des devoirs privés, en appliquant dignement la loi du veuvage et la règle qui prescrit à l'homme de nourrir la femme. En même temps, l'élimination des révolutionnaires a permis un développement général de la vénération et de la fraternité, jusqu'alors entravées par la défiance et l'insubordination propres au négativisme. De nouvelles célébrations ont confirmé l'aptitude naturelle du culte positif à consacrer profondément tous les liens domestiques. Le progrès public de la doctrine régénératrice a correspondu dignement à son extension privée, surtout d'après le plein avénement d'un foyer irlandais, déjà comparable au noble noyau qui se développe, depuis huit ans, en Hollande.

Tous les caractères, intellectuels et moraux, du mouvement positiviste se trouvent heureusement réunis dans le pas décisif qui termina l'année 1853. Un travail

sans exemple, où la conscience et le talent sont toujours en harmonie, vient de procurer une nouvelle vie à mon ouvrage fondamental, qui devra désormais, chez la plupart des lecteurs, être étudié, de préférence, d'après cette traduction exceptionnelle. Quoique destinée surtout à la population britannique, cette précieuse publication deviendra bientôt commune à tout l'Occident, de manière à systématiser partout les tendances spontanées vers le positivisme. L'efficacité naturelle d'une telle opération doit d'ailleurs augmenter d'après les nobles dispositions qui l'ont préparée et complétée. Dès son début, un digne patronage, maintenant brisé par la mort, pourvut généreusement à tous les frais qu'elle exigeait. Après sa réalisation, mon éminente collègue, ignorant mon irrévocable rénonciation aux profits quelconques de mes ouvrages, m'a, par un admirable scrupule, réservé spontanément un bénéfice égal au sien ; de manière à fournir un nouvel exemple de la supériorité des mœurs positivistes.

Quelle que soit l'importance directe de cet événement, son mode d'accomplissement doit donc le rendre plus décisif, surtout comme émané d'une femme. Un tel concours dissipera bientôt les préjugés pédantesques contre l'aptitude philosophique du sexe le mieux disposé pour le seul point de vue vraiment universel. Ainsi surgit spontanément l'alliance fondamentale entre le sexe affectif et la classe contemplative, afin de diriger convenablement la réorganisation occidentale. Ma construction religieuse commença sous une angélique impulsion, dont l'inaltérable efficacité, consolidée et développée par la mort, est de plus en plus appréciée.

Je vais maintenant l'achever après avoir acquis l'active assistance d'une femme vraiment supérieure, dont la noble initiative déterminera bientôt de dignes imitations, qu'annonce déjà le concours naissant du sexe affectif à ma protection collective.

Suivant l'ensemble des indications précédentes, la marche du positivisme tend désormais à réaliser la généralisation que je proclamai, l'an dernier, dans la destination, d'abord personnelle, du subside que j'ai toujours qualifié de sacerdotal, afin d'en signaler l'extension normale. Ma propre subsistance étant maintenant assurée, la prochaine terminaison de mon principal traité me permettra de compléter dignement ma carrière par la paisible exécution de tous les ouvrages promis à la fin de mon livre fondamental. Pendant cette élaboration finale, je dois activement préparer le développement du sacerdoce pleinement institué dans la construction que j'achève. Il faut, d'une part, garantir l'existence des jeunes théoriciens que j'ai déjà représentés comme sérieusement voués à la formation du clergé positif, depuis qu'ils combinent assez leur amélioration morale avec leur initiation encyclopédique. En même temps, il convient déjà d'organiser l'intervention du comité permanent auquel, dès 1842, je réservai, sous ma direction, la systématisation graduelle de la transition occidentale. Ce double besoin m'autorise pleinement à réclamer ici toute l'extension possible du subside sacerdotal. Mon insistance à cet égard se trouve d'autant mieux motivée que j'ai proclamé, l'an dernier, ma résolution de ne jamais dépasser personnellement le taux maintenant réalisé, comme

le prouvera toujours la publicité de mes opérations quelconques.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,

(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)

Né, à Montpellier, le 19 janvier 1798.

Résumé général des souscriptions pour le subside sacerdotal en 1853.

70 souscriptions avouées.	48 françaises.....	3,720 fr.	Minimum,	3 fr. 65 c.
			Moyenne,	78 fr.
			Maximum,	300 fr.
	22 autres occidentales.....	2,850 fr.	Minimum,	25 fr.
			Moyenne,	130 fr.
			Maximum,	500 fr.
	21 anonymes, de diverses nations.	830 fr.	Minimum,	4 fr.
			Moyenne,	40 fr.
			Maximum,	200 fr.
Total.	91 souscriptions.....	7,400 fr.	Moyenne,	82 fr.

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside sacerdotal fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, et 5,600 en 1852.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui
Vivre au grand jour

SIXIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE
ET DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE SPONTANÉMENT INSTITUÉ
POUR LE SACERDOCE DE L'HUMANITÉ

Paris, le lundi 15 Moïse 67 (15 janvier 1855).

MONSIEUR,

D'après le résumé numérique placé ci-dessous, l'année qui vient de finir n'a point réalisé les espérances indiquées, dans ma précédente circulaire, envers l'accroissement décisif du noble subside auquel vous coopérez. Cette institution n'a pu jusqu'à présent commencer à s'étendre au delà de sa destination initiale. Quoique le minimum normal qu'exige le but primitif ait encore été strictement atteint en 1854, ce résultat a nécessité le généreux renouvellement de quelques efforts exceptionnels, que j'avais crus bornés à 1853.

Le patronage collectif dont je suis l'objet ne sembla d'abord destiné qu'à réparer l'infâme spoliation accomplie envers moi. Mais, dès le début, on sentit que cette

persécution était surtout dirigée contre une philosophie qui, complétant la préparation objective, faisait irrévocablement prévaloir la synthèse sur l'analyse, de manière à discréditer tous les théoriciens actuels. Ainsi surgit le caractère essentiellement social que manifesta de plus en plus un protectorat toujours émané de ceux qui s'intéressent à mes travaux, sans aucune participation du milieu spécialement renseigné sur l'iniquité commise. Sous cette digne tutelle, le coup frappé pour m'éteindre m'a finalement conduit à consacrer exclusivement mon temps et mes forces à ma mission exceptionnelle, dont l'essor décisif consolide le patronage qui l'a permis. Néanmoins, le subside positiviste ne sera pleinement apprécié comme une institution sociale, destinée à fonder l'indépendance du sacerdoce régénérateur, que lorsqu'il aura notablement dépassé le taux qui me suffit personnellement.

Cet accroissement doit bientôt résulter de la construction religieuse que je viens d'achever, et dont l'ensemble ne pouvait être suffisamment compris avant la récente publication du tome final, qui seul institue directement la synthèse universelle. Après avoir expliqué le passé, le positivisme a déterminé l'avenir et régularisé le présent, de manière à satisfaire autant les besoins sociaux que les exigences intellectuelles. On peut ainsi juger son aptitude à terminer la révolution occidentale en ralliant et réglant les âmes d'élite par la seule foi susceptible d'universalité comme de perpétuité. La formation du sacerdoce positif, jusqu'ici réduit au fondateur de la Religion de l'Humanité, devient alors la première condition d'une régénération non

moins indispensable à l'ordre qu'au progrès. De plus en plus sentie, cette nécessité doit rapidement développer un subside sans lequel ne pourrait surgir la classe dignement contemplative qui, pure de toute ambition temporelle, inspirera partout une sage politique, toujours fondée sur l'ensemble des affaires humaines, passées, futures, et présentes.

Il ne faut point s'étonner, ni surtout s'inquiéter, de la lenteur qu'offre encore l'essor d'une telle garantie, qui, d'abord spontanée, ne pouvait devenir systématique avant l'entière terminaison de ma construction religieuse. L'aptitude du positivisme à dominer l'avenir, même prochain, lui suscite, dans le présent, de puissantes entraves. Car, depuis sa naissance, il lutte directement contre l'anarchie mentale et morale, sur laquelle, au contraire, s'appuyaient les aberrations éphémères dont le facile succès fit la honte du dix-neuvième siècle. A la vérité, le positivisme appelle ouvertement ses dignes adeptes, théoriques ou pratiques, à la domination, spirituelle ou temporelle, qu'exige le développement de la régénération humaine. Mais leur ascendant nécessaire ne peut reposer que sur une vraie supériorité de cœur, d'esprit, et de caractère, supposant une préparation difficile, et prescrivant une conduite, personnelle, domestique, et civique, toujours conforme au type normal qu'ils proclament. Un tel empire ne peut inspirer beaucoup d'attrait à ceux qui le posséderont, tandis qu'il doit profondément choquer les hommes destinés à le subir. Quoique la réorganisation intellectuelle et morale soit généralement désirée, son essor décisif soulève d'actives antipathies parmi ceux qui se senti-

raient ainsi forcés de régler leur conduite et d'abaisser leurs prétentions.

Telle est la principale source des entraves secrètes qu'éprouve, surtout en Angleterre, le développement complet du positivisme, chez la plupart des esprits qui d'abord accueillirent dignement sa base philosophique. Si, renonçant à la mission que mes opuscules fondamentaux avaient caractérisée, j'eusse dirigé mes travaux vers une destination purement intellectuelle, ces premières sympathies auraient bientôt acquis une grande extension, aussi favorable à ma sécurité qu'à ma célébrité. Car, sans imposer aux libres penseurs une reconstruction difficile et gênante, je leur aurais ainsi permis de prolonger le dix-huitième siècle au milieu du dix-neuvième, en les dégageant du joug que la logique rétrograde faisait peser sur eux depuis que leur impuissance organique était constatée. Mais je ne pouvais oublier que l'ensemble du passé, surtout français, m'assignait une mission sociale, à laquelle ma philosophie devait seulement fournir une base systématique. Quand mon principal office, après avoir été suffisamment préparé, fut directement poursuivi, ces affinités se trouvèrent bientôt transformées en antipathies, chez ceux qui voudraient borner ma carrière à la phase que j'avais toujours représentée comme purement préliminaire. Je dois pourtant reconnaître qu'une disposition analogue peut quelquefois indiquer seulement l'insuffisance d'évolution, surtout quand le milieu fait peu sentir l'urgence sociale. Néanmoins, la plupart des prétendus positivistes qui se qualifient d'intellectuels n'aspirent qu'à

perpétuer la situation révolutionnaire; aussi s'abstiennent-ils de coopérer à mon subside, quoiqu'un tel devoir se trouve assez motivé par les services qu'ils me reconnaissent.

Quelle que soit l'influence de ces divers obstacles, la lenteur des progrès du positivisme résulte surtout de la fatalité qui le força de naître dans le milieu le moins favorable à son développement. Dès mon début, je dus attaquer le principe révolutionnaire plus systématiquement que n'avait pu le faire aucun rétrograde. Néanmoins, je ne pouvais d'abord obtenir de succès que dans le camp correspondant, seul assez accessible aux innovations philosophiques et sociales. Par l'aveugle inertie des conservateurs empiriques, la doctrine qui concilie radicalement l'ordre et le progrès se trouve encore repoussée du milieu le plus propre à l'appliquer. Les conversions décisives que le positivisme a maintenant obtenues chez les meilleurs révolutionnaires concourent même à le rendre suspect dans l'autre camp, qui jusqu'ici ne sait point y voir une irrécusable épreuve de l'aptitude organique de la nouvelle synthèse.

On reconnaît ainsi que, pour hâter l'essor de la doctrine régénératrice, il faut aujourd'hui la transplanter parmi les conservateurs, qui seuls présentent les dispositions et les habitudes qu'exige son installation. Malgré leurs empiriques répugnances, ils ne peuvent, faute de dogmes qui leur soient propres, s'empêcher d'ouvrir leurs rangs à tout digne défenseur des institutions fondamentales de la société, non moins compromises par la rétrogradation que par l'anarchie. C'est à ce titre

que les vrais positivistes y transplanteront bientôt leur foi, seule capable de procurer une consistance décisive à des résistances jusqu'ici restées radicalement insuffisantes.

Malgré leur origine révolutionnaire, tous ceux qui sont sincèrement convertis à la Religion de l'Humanité se trouvent aujourd'hui transformés en conservateurs systématiques, destinés à devenir les véritables chefs du parti de l'ordre, qu'ils vont dégager de ses inconséquences. Seuls ils sont aussi purifiés des tendances anarchiques que des inclinations rétrogrades, puisqu'ils conçoivent la régénération humaine comme consistant surtout à régler les forces graduellement surgies pendant la préparation spontanée qui dirigea l'ancienne foi. Réalisant les vœux conciliables de tous les partis, et dissipant leurs prétentions incompatibles, le positivisme surmonte l'hypocrisie théologique, aussi dégradante quand on l'exerce qu'oppressive lorsqu'on la subit, sans susciter l'hypocrisie métaphysique, plus nuisible et moins excusable. En appelant ses dignes adeptes à gouverner le monde, il proclame que leur avénement politique doit être aujourd'hui précédé, pendant douze ans, d'une influence purement philosophique, qui disposera les chefs actuels à leur transmettre sagement le pouvoir. Ainsi doit partout surgir une classe de véritables hommes d'État, qui manquent surtout au centre occidental, soit en vertu des difficultés propres à la mission française, soit d'après la marche de notre préparation. Le cours des événements fait de plus en plus ressortir l'intime connexité de toutes les populations humaines, de ma-

nière à manifester le danger de l'irrationnelle politique qui considère chaque peuple isolément. Or le positivisme peut seul compléter et consolider cette régénération des vues sociales, en étendant à l'ensemble des temps la liaison ainsi sentie entre les divers lieux.

Faute de pouvoir embrasser l'ordre collectif, la théologie et la métaphysique ne surent jamais inspirer une politique vraiment rationnelle, dont l'institution était nécessairement réservée à l'esprit positif, principalement caractérisé par la construction de la sociologie. Établissant l'unité spirituelle, et dissipant toute aberration envers l'unité temporelle, la religion positive fera partout prévaloir l'ensemble des affaires humaines, sans altérer la spontanéité des impulsions spéciales. Transformant Paris en patrie adoptive des âmes d'élite, la foi nouvelle fonde l'ascendant intellectuel et moral de la métropole universelle sur sa digne renonciation à la domination matérielle, même dans le milieu français.

Pour terminer la révolution occidentale, il faut irrévocablement constituer la division fondamentale des deux puissances, prématurément ébauchée au moyen âge d'après une doctrine insuffisante. Le principe révolutionnaire consiste surtout dans l'absorption du pouvoir spirituel par les forces temporelles, qui ne reconnaissent d'autre autorité théorique que la raison individuelle, du moins envers les questions les plus importantes et les plus difficiles. Tous les partis actuels méritent ainsi d'être également qualifiés d'anarchiques et de rétrogrades, puisqu'ils s'accordent à demander aux lois les solutions réservées aux mœurs. Cette perturbation est devenue tellement universelle et

profonde, que les meilleurs amis de la liberté n'hésitent jamais à recourir aux moyens matériels pour faire prévaloir leurs opinions quelconques. Voilà comment le pouvoir théorique se trouve forcé de surgir dans un milieu brutal, où la moindre dissidence l'expose toujours à subir un refus de subside, que l'ordre normal réserve aux chefs pratiques, et borne aux conflits exceptionnels.

Le sacerdoce positif doit donc surmonter des difficultés devenues presque autant morales que mentales, puisque le trouble des pensées a gravement altéré les sentiments. Sans doute, la révolution moderne est principalement intellectuelle, tandis que celle qui s'accomplit au moyen âge fut essentiellement sociale. Mais, pendant les cinq siècles de l'anarchie occidentale, et surtout depuis l'explosion de la grande crise qui doit la terminer, le désordre de l'esprit a de plus en plus affecté le cœur. C'est d'après celui-ci qu'il faut maintenant définir la maladie révolutionnaire, consistant dans une surexcitation continue de l'orgueil et de la vanité, par suite d'une tendance, éminemment contagieuse, vers l'infaillibilité personnelle. Ainsi se trouve directement compromis le principal résultat de l'ensemble du régime théologique : le développement de la vénération, seule base de la vraie discipline, et garantie nécessaire des deux autres instincts sympathiques. Il faut que le positivisme fonde ses meilleurs titres au gouvernement spirituel sur la reconstruction décisive de ce grand sentiment, plus essentiel et plus altéré qu'aucun autre. Un tel succès n'appartient qu'à la religion universelle, puisque toutes les croyances arriérées ont

réellement aggravé ce désordre, sans excepter le catholicisme, qui ne peut vénérer qu'un essor de dix siècles dans une seule moitié du monde romain.

Ainsi, la maladie occidentale exige un traitement plus affectif qu'intellectuel, depuis que l'esprit a rempli son principal office en construisant la philosophie positive d'après la fondation de la sociologie, appuyée sur l'ensemble des sciences préliminaires. Quoique les positivistes aient dû d'abord monter de la foi vers l'amour, ils doivent désormais préférer la marche, plus rapide et plus efficace, qui descend de l'amour à la foi. Le sentiment étant moins troublé que l'intelligence, c'est surtout de lui que dépendra le rétablissement de l'ordre occidental. Seul capable de compléter et de consolider les convictions émanées de l'esprit, le cœur peut même en dispenser à beaucoup d'égards, du moins envers l'assistance générale qu'exige toute grande construction. Je ne regarderai le subside positiviste comme ayant acquis assez de consistance que lorsqu'il reposera principalement sur des impulsions sympathiques, au lieu de dépendre d'adhésions intellectuelles, toujours flottantes au moindre choc.

Invoquant le cœur plutôt que l'esprit pour consolider et développer cette institution naissante, je dois en agrandir la base en y provoquant la participation de toutes les âmes qui, quelle que soit leur foi, sentent dignement le besoin d'une réorganisation spirituelle. Leur ralliement continu peut seul préserver les Occidentaux de la dégradation vers laquelle ils tendent de plus en plus en négligeant la culture morale pour développer le progrès matériel. Mais ce concours sym-

pathique ne saurait être présidé par aucune des croyances théologiques, puisque leur nature absolue les rend directement inconciliables. Toutes peuvent, au contraire, se subordonner au positivisme, qui, toujours relatif, les consacre nécessairement, chacune dans son milieu, comme autant d'institutions provisoires que l'Humanité fit spontanément surgir afin de diriger son initiation. Sous leur inanité théorique, elles conservent, à divers degrés, une efficacité morale que la religion positive honore et développe, en reconnaissant que les plus imparfaites sont aujourd'hui devenues, quand elles rallient, préférables au scepticisme dispersif. Aucun fanatisme spécial ne disposant, de nos jours, à négliger le but pour les moyens, toutes les âmes vraiment religieuses peuvent se réunir contre les dangers universels de l'irréligion. En respectant avec sagesse la réserve provisoire de leurs solutions respectives, le positivisme peut utiliser leurs dispositions organiques en les faisant dignement concourir à surmonter les tendances révolutionnaires.

Je suis ainsi conduit à terminer cette circulaire en osant directement placer le subside positiviste sous la sympathique assistance des théologistes sincères qui regardent l'avénement d'un pouvoir spirituel comme le premier besoin de notre temps. Après avoir assez rempli toutes les conditions intellectuelles qu'exige désormais une telle construction, j'en ai loyalement réalisé les conditions morales, tant privées que publiques. Une carrière vouée, dès son début, à la réorganisation spirituelle fut, en temps opportun, complétée par l'intime régénération résultée de l'influence fémi-

nine, d'après un type angélique, que la mort consolide et développe. Mon indépendance théorique se trouve pleinement garantie en vertu d'une irrévocable renonciation à toute existence officielle, à toute pension, et même aux profits matériels de mes travaux quelconques. L'aptitude décisive de ma doctrine à glorifier l'ensemble des temps et des lieux, déjà caractérisée d'après mon appréciation abstraite du passé, devient irrécusable depuis ma systématisation concrète de la commémoration occidentale.

Voilà comment je puis maintenant espérer que les âmes vraiment religieuses, disposées à la synthèse par la sympathie, sauront bientôt surmonter les discordances dogmatiques pour encourager le seul effort de notre siècle envers la religion universelle. Dès mon début, le célèbre écrivain qui défendait alors le catholicisme témoigna dignement cette affinité, qui ne cessa que lorsqu'il devint un déplorable auxiliaire des doctrines anarchiques. Le développement de ma carrière a fait spontanément surgir, au sein du protestantisme, d'équivalentes manifestations, dignement caractérisées par une noble coopération au subside positiviste. En même temps, j'ai directement constaté mon active sympathie envers les cultes utiles et sincères, d'après un engagement solennel d'alimenter le budget catholique, quand il sera seulement fondé sur de libres souscriptions. Ainsi, de tous côtés, ont déjà surgi les germes essentiels de la grande alliance que les principaux besoins du dix-neuvième siècle doivent bientôt développer entre les âmes religieuses contre les instincts irréligieux.

Une génération tout entière s'est maintenant écoulée depuis ma découverte fondamentale des lois sociologiques, en 1822, jusqu'à ma construction décisive de la religion positive, en 1854. Ce long enfantement a dû susciter, envers la synthèse universelle, des sympathies et des antipathies qui ne pouvaient être que provisoires. Devenu maintenant appréciable, son ensemble va partout déterminer les dispositions définitives auxquelles je subordonnerai l'avénement du sacerdoce de l'Humanité. Surmontant, par la vénération, toute divergence secondaire, les vrais positivistes, plaçant le cœur au-dessus de l'esprit, sauront activement développer les convergences fondamentales. Partout devenus les directeurs systématiques de l'ordre et du progrès, ils laisseront les dissidents retomber, plus que le vulgaire, dans un cours stérile d'oscillations empiriques entre l'anarchie et la rétrogradation. Le conflit de ces mouvements doit bientôt procurer à chaque élément du subside positiviste une persistance morale essentiellement équivalente à la fixité légale dignement instituée par le malheureux Wallace. Envers une coopération où les plus minimes cotisations sont admises, l'inconstance ne peut résulter que de l'instabilité des convictions, due surtout à l'insuffisance des sentiments.

D'après la préface de mon volume final, on sait que je consacrerai la présente année, soit au repos qu'exige ma construction religieuse, soit à la préparation des trois traités qui doivent la compléter, et dont le premier est annoncé pour 1856. Mais, outre le cours déjà promis, et qui peut-être sera toléré, je suspendrai ce chômage en publiant, vers le milieu de l'année actuelle,

un opuscule exceptionnel (d'environ cent pages in-8°). Préparé par ma lettre au tzar, cet *Appel à tous les vrais conservateurs* doit directement développer les principales considérations que la présente circulaire ne pouvait qu'indirectement signaler.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,
(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)
Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Résumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1854.

	53 françaises.....	3,360 fr.	Minimum,	5 fr.
			Moyenne,	63 fr.
			Maximum,	300 fr.
	21 autres occidentales.....	2,480 fr.	Minimum,	10 fr.
			Moyenne,	118 fr.
			Maximum,	500 fr.
Plus	5 anonymes, de diverses nations.	1,164 fr.		
Total	79 souscriptions.....	7,004 fr.	Moyenne,	89 fr.

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5,600 en 1852, et 7,400 en 1853.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui
Vivre au grand jour

SEPTIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE
ET DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE SPONTANÉMENT INSTITUÉ
POUR LE SACERDOCE DE L'HUMANITÉ

Paris, le mardi 15 Moïse 68 (15 janvier 1856).

Monsieur,

L'insuffisance du subside positiviste, déjà signalée par ma précédente circulaire, s'est encore aggravée pendant l'année qui vient de finir. Quoique le minimum normal ait été strictement atteint, ce résultat, outre le noble renouvellement de quelques efforts exceptionnels, a surtout exigé le généreux patronage d'un de mes plus éminents disciples, qui, dès qu'il a su ma détresse, a quintuplé son large tribut habituel. Si le nombre total des coopérateurs a peu diminué, c'est parce que treize nouveaux souscripteurs ont presque compensé la retraite de dix-sept anciens.

Ma sixième circulaire avait prévu cette perte, comme propre à l'année exceptionnelle où la terminaison de ma construction religieuse devait naturellement étein-

dre une partie des adhésions surgies avant que le positivisme fût assez jugeable. Quoique la plupart des convictions antérieures aient supporté cette épreuve de manière à devenir maintenant définitives, elles n'ont pas suffisamment régénéré les habitudes, même chez ceux dont les sentiments sont vraiment modifiés. Les souscripteurs qui, pauvres ou riches, contribuent réellement en proportion de leurs moyens, forment à peine le quart du nombre total ; et les quatre cinquièmes au moins des divers adhérents au positivisme restent entièrement étrangers au protectorat volontaire.

Ce double contraste est surtout marqué dans la partie de l'Occident où la nouvelle synthèse a le plus retenti. L'ensemble du milieu britannique, tant américain qu'européen, fournit seulement neuf souscriptions, qui réunies n'équivalent pas à l'annuité posthume du noble Wallace. Dans cette coopération, on ne voit aucunement figurer les deux littérateurs dont la renommée fut surtout obtenue en initiant le public anglais à la philosophie positive. J'avais d'abord espéré que la torpeur britannique se trouverait essentiellement dissipée d'après le juste succès d'une incomparable traduction. Mais ce retentissement n'a point diminué l'apathie, malgré la noble conduite de ma puissante auxiliaire.

Suivant les explications de ma précédente circulaire, la lenteur générale de l'installation du positivisme doit être surtout attribuée à la fatalité qui le fit surgir dans le milieu le moins favorable à son essor. Une doctrine essentiellement destinée à reconstruire l'ordre n'a pu jusqu'ici pénétrer que chez les partisans exclusifs du

progrès. Cette fausse position conduit à mal apprécier le subside positiviste, dont l'insuffisance est spécialement résultée de son imparfaite institution.

Fondé dans des vues trop étroites, quoique en un temps de larges aspirations, il fut d'abord représenté comme une garantie personnelle, et même temporaire, destinée à compenser une infâme persécution. Il est encore envisagé sous ce seul aspect par la plupart des coopérateurs, sans excepter ceux qui l'érigent en devoir social. Ce motif devait d'abord sembler suffisant, vu l'iniquité de ma spoliation, le mérite des services, spéciaux et généraux, que j'avais déjà rendus, et l'importance de ceux qu'on pouvait encore attendre de moi. Mais l'expérience a manifesté la faiblesse d'un tel sentiment, en un temps où la dissolution radicale de la morale publique laisse partout prévaloir l'individualisme, surtout dans le milieu systématiquement dégradé qui pouvait le mieux apprécier ce cas. Les plus nobles infortunes ne peuvent maintenant inspirer une sollicitude durable qu'en se liant aux besoins généraux de la situation occidentale.

Voilà pourquoi je me suis toujours efforcé, dès ma première circulaire, de représenter le subside positiviste comme ayant surtout une destination sociale, à titre de garantie permanente pour l'indépendance nécessaire au sacerdoce dont l'avénement peut seul terminer la révolution moderne. Mais ces efforts n'ont pu jusqu'à présent faire assez prévaloir une telle appréciation, parce que, l'institution du positivisme restant insuffisante, il ne pouvait trouver d'accès que chez le parti qu'il doit surmonter ou transformer, et dont les

chefs lui sont nécessairement hostiles. Quoique la nouvelle doctrine ait bientôt été regardée comme l'organe le plus avancé du progrès humain, elle ne pouvait susciter que de rares ou faibles sympathies parmi les progressistes actuels. Car ils bornent le perfectionnement à dissoudre l'ancienne discipline, tandis qu'elle le fait consister à régler toutes les forces suivant leurs lois naturelles. Néanmoins, si les intentions de nos révolutionnaires eussent, en général, été plus pures, ils auraient vivement accueilli la doctrine qui pouvait seule ranimer et consolider l'esprit d'émancipation en le dégageant du joug rétrograde que notre situation impose aux sceptiques. Une telle affinité n'a pu surmonter la répugnance qu'inspire l'avénement d'une règle universelle, qui ne pourra jamais être éludée parce qu'elle restera toujours démontrable. Les honteux succès momentanément obtenus par deux sectes également immorales, l'une plus corruptrice, l'autre plus dégradante, ont achevé de prouver que l'activité révolutionnaire émane aujourd'hui des impulsions égoïstes, du moins chez les meneurs.

En France, la situation disposait les lettrés à sentir que ma *Philosophie positive,* sous une apparence purement intellectuelle, tendait à fonder un nouveau pouvoir spirituel, dont mes opuscules primitifs leur avaient directement annoncé l'avénement nécessaire. C'est pourquoi, dès le début, leur silence, autant concerté que spontané, tenta d'étouffer une doctrine radicalement incompatible avec le crédit usurpé que leur procurait, depuis un siècle, l'interrègne théorique. Des conditions encyclopédiques qu'ils ne pouvaient pas plus éluder

que remplir devaient aggraver leur antipathie, en leur ôtant tout espoir de s'incorporer au nouveau sacerdoce. Moins stimulés, moins clairvoyants, et moins avertis, les lettrés britanniques se laissèrent aller à la séduction que le positivisme offrit aux âmes émancipées en les dégageant de l'oppression anglicane. Leur accueil brisa, même en France, la conspiration du silence, avant qu'ils fussent assez éveillés sur la destination sociale d'une philosophie encore plus hostile à toute métaphysique qu'à toute théologie. Ils ne se tournèrent contre elle que quand le début décisif de ma seconde élaboration vint leur apprendre que mes travaux avaient toujours eu pour but de terminer la révolution occidentale par la reconstruction de la discipline spirituelle. Afin d'échapper à la contradiction résultée de leur première approbation, ils introduisirent le sophisme qui consiste à représenter le développement de ma carrière comme une déviation.

Quelque grossière que soit cette tactique, elle a jusqu'à présent réussi dans un milieu trop peu sollicité par les aspirations sociales : les âmes mêmes qu'elles préoccupent le plus ignorent encore l'existence de ma *Politique positive*. La seconde conspiration du silence est mieux ourdie que la première, parce que les lettrés britanniques, surtout européens, restant étrangers aux rivalités politiques de leurs collègues français, concertent davantage les intérêts communs à toute la classe littéraire. Sous leur esprit d'émancipation, on peut toujours reconnaître leur tendance prépondérante à prolonger indéfiniment un interrègne spirituel qui favorise leurs prétentions sans gêner leurs goûts, sauf

leur adhésion, au moins passive, à l'hypocrisie anglicane. Cette disposition se trouve nettement caractérisée dans le scandaleux mensonge solennellement formulé par le plus intelligent et le plus hardi de mes prôneurs britanniques.

Malgré leur aversion pour le théologisme, les métaphysiciens seconderont, aux États-Unis comme en Angleterre, sa résistance au positivisme, jusqu'à ce que les besoins sociaux aient partout poussé vers la seule doctrine capable de surmonter l'anarchie moderne. Tel est, sans doute, le motif qui fit récemment cesser le noble concours fourni, pendant trois ans, au subside positiviste, par deux de mes adversaires américains ; les antipathies de secte ont finalement dominé l'élévation personnelle.

On peut cependant assurer que la seconde conspiration du silence aura moins de succès et de durée que la première, puisque les meneurs de la double presse britannique ne sauraient longtemps empêcher leur public de connaître la seule doctrine vraiment conforme à ses vœux sociaux. Les lettrés français purent, pendant une demi-génération, détourner leurs lecteurs d'une philosophie qui semblait d'abord amortir l'élan rénovateur, en représentant la grande crise comme plus spirituelle que temporelle. Mais leurs collègues britanniques s'efforceront vainement de cacher l'application sociale d'un système qu'ils ont intellectuellement propagé. Pour surmonter leur habile tactique, il suffira peut-être de la traduction anglaise du *Catéchisme positiviste,* actuellement élaborée par l'un de mes meilleurs disciples. J'ose, du moins, affirmer que ces ténébreux

efforts ne résisteraient point à la digne réalisation du projet, déjà formé, de traduire séparément le tome troisième de ma *Politique positive,* sous son titre propre de *Philosophie de l'histoire.* Une telle publication peut seule rectifier l'opinion officielle qui représente la révolution anglicane de 1688 comme devant préserver l'Angleterre de la crise aujourd'hui commune à tout l'Occident. En expliquant l'avortement de la vraie révolution anglaise, la saine théorie historique fera partout sentir que son prolongement nécessaire consiste dans la révolution française, destinée à réaliser la régénération prématurément tentée sous le grand Cromwell.

C'est ainsi que doit bientôt cesser l'anomalie qui rend le plus hostile au positivisme social le pays où le positivisme intellectuel fut le mieux accueilli. Quoique cette contradiction soit conforme au régime le plus contraire à la séparation des deux puissances, les vrais théoriciens britanniques ne tarderont pas à développer des aspirations religieuses, secondées par un sexe secrètement lassé de la sécheresse protestante. Le peuple où le matérialisme, scientifique, esthétique, et politique, s'est le plus développé doit davantage apprécier la seule religion qui le surmonte dans son principe théorique. Même avant que les prolétaires britanniques se soient dégagés de la torpeur anglicane, le positivisme complet pénétrera chez les lecteurs anglais déjà familiarisés avec sa base philosophique. Toutefois, il ne pourra vraiment s'installer en Angleterre qu'en s'étendant au delà du public théorique, quand les dignes praticiens, éveillés par les sollicitudes sociales,

invoqueront son aptitude organique. Pour sentir la supériorité des adhésions pratiques, il suffit d'opposer, à l'exiguïté du contingent britannique, la noble munificence des sept souscripteurs hollandais, qui seuls fournissent le sixième de mon subside habituel, outre leur coopération prépondérante aux suppléments exceptionnels. Indépendamment du mérite personnel, ce zèle et cette persévérance, dans un milieu mal disposé, résultent d'une situation qui pousse à juger les doctrines philosophiques d'après leur efficacité sociale et détourne des prétentions incompatibles avec la subordination spirituelle.

Ayant obtenu, malgré les influences protestantes, des succès qui manifestent son aptitude organique, le positivisme, désormais purifié de son origine révolutionnaire, doit trouver un accueil plus décisif chez les populations catholiques. Outre qu'il a seul apprécié l'ensemble des services du catholicisme, il en fait aujourd'hui sentir l'importance habituelle, soit pour résister aux dispositions subversives, soit pour entretenir une culture morale dont l'imperfection est toujours préférable à sa désuétude. Sous ce double aspect, le positivisme doit bientôt devenir le défenseur systématique des habitudes catholiques contre les impulsions protestantes, dont la réaction, théorique ou pratique, a déjà cessé d'offrir aucune compensation de leur inconséquence mentale et de leur danger moral. Dans ce milieu plus normal, où le sentiment de l'unité ne s'est jamais perdu, les positivistes, développant la construction ébauchée au moyen âge, feront aisément reconnaître que la révolution occidentale ne peut se terminer

que par l'établissement de la religion universelle. Ils se trouveront là dispensés de réfuter les thèses, protestantes ou déistes, sur l'avénement d'une religion sans culte et sans sacerdoce; comme si la sociologie ne répugnait pas, davantage que la biologie, aux fonctions sans organes. Tandis que le protestantisme accorde au dogme une vicieuse prépondérance, le catholicisme tend à faire spontanément prévaloir le culte, auquel il s'est presque réduit chez les Méridionaux. Le positivisme ayant systématisé cette préférence empirique, où l'instinct moral surmonta la pensée théologique, il doit bientôt susciter d'actives sympathies au sein des populations dont il rétablit la préséance occidentale.

Il faut donc regarder l'influence acquise au nom du progrès comme un prélude nécessaire, pour la doctrine universelle, à sa destination envers l'ordre, qu'elle peut seule protéger à la fois contre la rétrogradation et l'anarchie. Elle dut obtenir le premier résultat quand elle se trouvait à l'état purement philosophique, tandis qu'elle ne peut réaliser le second office que depuis qu'elle est devenue pleinement religieuse. Ce mode final doit désormais diriger la propagation du positivisme, qu'une suffisante élaboration rend capable de satisfaire notre principal besoin, la reconstruction systématique de l'ordre spirituel, pendant que les gouvernements maintiennent empiriquement l'ordre matériel. Au début de ma construction religieuse, je représentai les serviteurs de l'Humanité comme venant dignement saisir la direction, évidemment vacante, de l'ensemble des affaires terrestres. L'assentiment tacite de tous les partis a, depuis quatre ans, ratifié cette proclamation

décisive, ébauchée dans mes opuscules primitifs, et justifiée par l'institution complète de l'unité positive. On doit peu s'étonner que les défenseurs du catholicisme gardent, à cet égard, le respectueux silence que leur inspire l'attitude toujours organique de la nouvelle synthèse. Mais il faut noter que les métaphysiciens, seuls ennemis réels de la religion universelle, n'ont pas protesté contre la proclamation positiviste, même dans leur ignoble attaque de janvier 1855.

Une telle déclaration avait besoin d'être complétée d'après mon récent *Appel aux conservateurs,* où l'attitude actuelle des vrais positivistes se trouve directement fixée, en décomposant leur avénement social en deux phases nécessaires, l'une spirituelle, l'autre temporelle. Leur intervention purement consultative dans l'inauguration de la transition organique doit faciliter leur ascendant décisif au centre de l'Occident, en dissipant toute rivalité politique envers la nouvelle religion. Si, pour régler une existence indivisible, on ne peut méconnaître la nécessité de subordonner les vues de détail aux conceptions d'ensemble, on ne saurait davantage contester le privilége actuel du positivisme quant à l'unité réelle. D'après une telle supériorité, quand les vrais croyants seront au niveau de leur mission, ils auront bientôt obtenu la confiance et le respect des gouvernés et des gouvernants, également dépourvus de véritables principes de conduite. Cette lacune s'est récemment spécifiée en dirigeant l'expédition occidentale vers un démembrement aussi vicieux que celui qu'elle dut empêcher, et par la puérile exhibition destinée à développer les préoccupations matérielles

dans un milieu qui souffre de leur prépondérance. Malgré des intentions irréprochables, les deux cas n'ont pu même compenser les déviations politiques ou morales en resserrant les liens occidentaux, puisque ces événements ont aggravé la funeste tendance du centre occidental à préférer le Nord au Midi. Tous les mouvements de notre époque, soit qu'ils émanent des populations ou des gouvernements, font spécialement sentir qu'un tel milieu ne peut éviter les fautes qu'en s'abstenant d'agir, jusqu'à ce que l'interrègne spirituel ait dignement cessé.

Pour développer une discipline qui ne peut rien régler sans tout embrasser, il faut, depuis que la religion positive est suffisamment instituée, que le sacerdoce de l'Humanité ne se réduise plus à moi seul. Or les nouveaux prêtres ne sauraient obtenir assez d'indépendance et de dignité que d'après leur exclusive consécration à des fonctions qui, d'ailleurs, vont bientôt absorber leur temps et surtout leurs forces. Cette condition exige que l'accroissement du subside positiviste permette au Grand Prêtre de l'Humanité d'assurer la subsistance de ceux qui, comme moi, se trouvent entièrement dépourvus de fortune personnelle, suivant le cas le plus ordinaire, principalement aujourd'hui.

Tant que le positivisme resta purement philosophique, je pus, sans inconséquence ni dégradation, pourvoir à mon existence matérielle, en exerçant, dans l'économie actuelle, des fonctions secondaires, soit pratiques, soit même théoriques. Cette possibilité cessa quand ma doctrine, irrévocablement devenue religieuse, tendit directement à régler la vie humaine, en instituant un

pouvoir apte à discipliner les volontés au lieu d'imposer les actes, suivant le but assigné, dès l'origine, à l'ensemble de ma carrière. Alors tout office pratique m'aurait nécessairement mis en contradiction permanente avec le principe fondamental du régime positif sur la séparation normale des deux puissances. L'opposition, quoique moins sensible, eût été plus profonde, en acceptant, par des fonctions théoriques, une incorporation subalterne au triple pouvoir spirituel, théologique, métaphysique, et scientifique, auquel nous sommes officiellement soumis, et dont je viens délivrer l'Occident. Sans me dégager d'un tel joug, l'enseignement privé devait y joindre une double dégradation, en m'assujettissant aux caprices individuels pour vendre des services dont j'ai systématiquement proclamé la gratuité normale. On peut ainsi mesurer la justice et la sincérité de ceux qui, vivant au milieu des souscriptions, repoussent mon subside au nom d'une dignité qu'ils ne sauraient comprendre puisqu'ils la confondent avec l'orgueil. Une équivalente appréciation convient au prétexte qui prévaut en France, où, suivant l'habitude nationale, on attend que le gouvernement me fournisse un appui contraire à ma destination, sans que les auteurs de ces vœux concourent à me faire provisoirement vivre.

Mes spoliateurs n'ont donc abouti qu'à me pousser par nécessité, mieux que je ne l'eusse fait par choix, vers le mode d'existence le plus conforme, d'abord à la construction, puis à l'installation de la religion rationnelle et sociale. Dans le même temps, une autre conséquence de ma pauvreté m'a bientôt conduit à com-

pléter mon attitude personnelle en instituant le meilleur mode de publication de mes écrits. Il tend à me dégager, autant que possible, de l'ignoble régime que la vénalité révolutionnaire a graduellement introduit, surtout en France, envers la prétendue propriété littéraire. Pour cela, je me suis trouvé conduit, dès le début de ma construction religieuse, par l'impossibilité d'avoir un éditeur, soit privé, soit public, à renoncer aux profits personnels de mes écrits quelconques, en consacrant leur vente au payement des frais typographiques. Une scrupuleuse pratique a toujours confirmé l'engagement systématique que je pris, à cet égard, en 1850, afin de me rapprocher des mœurs normales autant que me le permet la transition actuelle. C'est ainsi que j'ai graduellement fondé mon crédit typographique auprès d'un honorable chef (M. Thunot), de manière à surmonter le dernier vœu d'une infâme persécution, qui, n'ayant pu détruire ma personne, espérait, du moins, éteindre ma voix. Bornée d'abord à chaque volume séparément vendu, cette garantie devint bientôt mutuelle entre les divers tomes d'un même ouvrage, et je l'ai finalement rendu réciproque envers mes productions quelconques, y compris celles qui précédèrent cette institution.

Le subside positiviste et le fonds typographique, telles sont les deux bases, profondément connexes, de mon existence normale, à la fois privée et publique. Pour en avoir assez compris l'économie, il faut étendre chacune de ces conditions à l'ensemble de mes dignes auxiliaires permanents. D'après la marche générale des destinées humaines, je dus exceptionnellement réunir

deux offices, mal distingués jusqu'ici : l'un, principal mais temporaire, comme fondateur de la religion universelle; l'autre, accesoire mais continu, comme Grand Prêtre de l'Humanité. Si j'obtiens la longévité de Fontenelle, ou seulement celle de Hobbes, ou du moins celle de Voltaire, je rendrai cette distinction pleinement sensible, par un long exercice du second office quand j'aurai, dans sept ans, accompli le premier. C'est uniquement envers le second que je puis et dois avoir un successeur, qui se trouvera, j'espère, parmi les dignes théoriciens que je pourrai directement vouer au sacerdoce universel : le premier ne comporte que des adjoints, passagers comme lui, mais actuellement nécessaires.

Quoique ma construction religieuse exige le complément synthétique que je vais commencer, elle est assez développée pour devenir pleinement applicable, dans une situation tellement urgente que, dès le début de mon principal ouvrage, mon travail de fondateur fut quelquefois suspendu par mes fonctions de pontife. Souvent invoquées désormais, ces fonctions ont déjà besoin d'organes spéciaux, qui puissent, sous ma direction, non seulement enseigner et prêcher, mais principalement consacrer et discipliner, au nom de l'Humanité. Comme fondateur, il me faut aussi des auxiliaires dignement soumis, capables de seconder l'installation spontanée de ma doctrine par des cours et des livres, soit généraux, soit surtout spéciaux, dont je leur indiquerais le but et le plan. De tels apôtres, esthétiques ou théoriques, peuvent beaucoup faciliter la régénération occidentale, sans être pourtant incorporés au sacerdoce

positif, faute d'en pouvoir assez remplir les conditions encyclopédiques. Ils représenteront aujourd'hui les pensionnaires propres à l'état normal, avec cette double différence que leur office aura maintenant plus d'importance et leur mérite plus de valeur, leurs lacunes scientifiques étant ordinairement dues à leur situation davantage qu'à leur nature.

C'est ainsi que le subside positiviste et le fonds typographique doivent maintenant m'assurer deux sortes d'auxiliaires permanents, dignement voués à seconder, les uns le fondateur de la religion universelle, les autres le Grand Prêtre de l'Humanité. Le positivisme ne pouvant pas, avant la fin du siècle actuel, convertir au delà d'un millième des chefs de famille, ce qui lui suffit pour reconstruire l'occidentalité, la corporation régénératrice doit seulement comprendre, dans le même temps, cinquante philosophes, tant apôtres que prêtres. Quelque petit que semble ce nombre, sa proportion à celui des vrais croyants excède le double du taux normal, comme l'exige maintenant un service plus difficile et moins aidé. Si je vis suffisamment, j'empêcherai que le clergé positif ne dépasse une telle extension, afin que tous ses membres, indirects ou directs, outre les préparations convenables, soient, de cœur, d'esprit, et même de caractère, au niveau de la mission que je leur assigne au nom du Grand-Être. On peut ainsi déterminer le développement que doit acquérir le subside positiviste, jusqu'à ce qu'il se transforme en budget central du sacerdoce universel, quand les gouvernants et les gouvernés seront assez convertis à la vraie religion.

Envers le fonds typographique, il suffit de compléter son institution en étendant à tous les auteurs régénérés la mutualité que j'ai maintenant poussée jusqu'à mes divers écrits. Quoique un tel complément ne dépende pas immédiatement de moi, j'espère bientôt l'établir, d'après les avantages évidents qu'il procurera, dès son début, à la communauté littéraire, où j'apporterai fort au delà de ce que j'en retirerai d'abord. Ainsi dégagés de la librairie et du journalisme, les auteurs positivistes, outre la dignité due à leur renonciation à la vénalité révolutionnaire, obtiendront une indépendance actuellement incompatible avec d'ignobles marchés, qui toujours empêchent la vraie police des publications. Puisque le fonds typographique suffit maintenant à sa destination, il doit naturellement continuer d'y suffire à mesure qu'elle s'agrandira ; car les ressources y croîtront suivant une progression nécessairement supérieure à celle des besoins, plus qu'en tout autre cas de vraie réciprocité. Destiné, comme le subside positiviste, à la transition organique, il est autant susceptible de préparer l'état normal, en faisant graduellement surgir, sous forme de livres, le trésor du pontife universel pour toutes les dignes publications.

Je puis ici faire directement sentir, envers ces deux institutions connexes, que le zèle de mon public est maintenant inférieur aux services que pourraient déjà rendre mes vrais auxiliaires, s'ils étaient assez soutenus. L'apostolat, et même le sacerdoce, sont actuellement susceptibles d'une ébauche décisive, puisque j'ai trouvé, pour chaque classe, un fonctionnaire aujourd'hui digne d'être entretenu, sous ma responsabilité, par le

subside positiviste. Il m'est également permis d'assurer que plusieurs écrits, déjà projetés d'après mes inspirations, pourraient utilement seconder la régénération occidentale, si leurs auteurs avaient la faculté de les élaborer et publier convenablement. Envers la formation la plus difficile et la plus importante, j'ose annoncer, d'après l'état où je vois mes meilleurs théoriciens, que, dans quelques années, j'y trouverai sept dignes membres du sacerdoce universel, de manière à pouvoir instituer un premier collège positiviste, sauf les vicaires. Un second groupe encyclopédique aurait même pu déjà commencer, si je n'eusse pas perdu récemment, au milieu de sa trentième année, un éminent disciple, dont le talent, plus poétique que philosophique, émanait d'un noble cœur, malgré l'insuffisante énergie de son caractère.

Sous de telles impulsions, j'ai jugé maintenant opportun d'instituer le système d'épreuves philosophiques qui devra toujours garantir, au pontife comme au public, l'aptitude théorique des aspirants au sacerdoce positif, quand leur valeur morale sera suffisamment constatée. Il consiste en sept thèses imprimées, mathématique, astronomique, physique, chimique, biologique, sociologique, et morale, successivement présentées, à des intervalles d'un à trois mois, et publiquement suivies chacune, sept jours après son admission, d'un examen oral sur la science correspondante. Les difficultés propres à la transition actuelle pourront exceptionnellement exiger, pour ne pas écarter d'éminentes natures, surtout morales, que je dispense, sous ma responsabilité, de quelques thèses cosmologiques,

sans que je croie pouvoir jamais dispenser des trois thèses extrêmes. J'espère vivre assez pour faire ainsi surgir enfin de véritables philosophes, capables de terminer la progression, de plus en plus révolutionnaire, qui devait, en Occident, séparer, pendant trente siècles, la théocratie initiale et la sociocratie finale. Tant qu'elle resta sacerdotale, la philosophie fut directement appliquée à sa destination pratique que son nom rappelle, et dont elle tendit graduellement à s'écarter pendant sa préparation spéculative, nécessairement indisciplinée. Elle doit maintenant reprendre ce grand office, avec une efficacité supérieure, en réglant la vie humaine, dont les lois sont assez appréciables depuis qu'on a suffisamment dévoilé, d'abord celles du Monde, puis celles de l'Humanité, qui dominent toujours l'existence individuelle. Mais un tel office exige des prêtres capables de surmonter le matérialisme théorique, en procurant aux études les plus nobles leur prépondérance normale, à la fois logique et scientifique, dans un milieu préoccupé des spéculations les plus grossières.

Il faut maintenant compléter cette circulaire en indiquant les divers progrès de l'avénement positiviste pendant une année exceptionnelle. Elle est devenue, comme pour moi-même, un temps de recueillement, mais non d'inertie, chez mon public, qui, s'y trouvant privé de l'impulsion annuelle jusqu'alors résultée d'un nouveau tome, a dû pareillement s'occuper d'appréciation et de préparation. Cette suspension a permis de saisir l'ensemble de ma construction religieuse, dont chaque partie avait successivement inspiré des ré-

flexions trop exclusives. Tous les positivistes ont ainsi senti, comme leur chef, la confiance que suscite la plénitude et l'homogénéité d'une doctrine enfin parvenue à présenter, sur toutes les questions essentielles, des solutions décisives, toujours d'accord entre elles. La puissance que comporte une telle supériorité, dans un milieu profondément divisé, devint alors, chez mes meilleurs disciples, pleinement conciliable avec les ménagements qu'exige l'état, anarchique et rétrograde, des Occidentaux. Ainsi se prépare le digne ascendant des âmes d'élite, qui doit bientôt réaliser, épurés et combinés, l'empire universel que Mahomet promit aux vrais croyants, et le règne général que Cromwell annonçait aux saints. Gênée, dans l'antiquité, par l'hérédité sacerdotale et militaire, la domination normale des natures supérieures fut ébauchée sous la chevalerie et la papauté ; le positivisme l'institue, suivant les pressentiments du jésuitisme et du jacobinisme, en liguant et guidant les véritables chefs.

Une telle coalition a réellement commencé quand le subside positiviste a fait assez surgir de dignes dévouements, en leur assignant une destination directe, précise, et continue. Au prix de quelques souffrances, j'ai pu, suivant la naïve remarque de ma fille adoptive, mieux juger les âmes destinées à prévaloir, et même les attirer davantage, que si la position de Buffon, de Cavendish, ou de Lavoisier, m'eût entouré de flatteurs. Sept ans d'épreuves continues m'ont ainsi permis de constater que la religion universelle a déjà rallié des âmes d'élite, dont la fraternité mutuelle et la commune vénération n'exigent, pour obtenir un irrésistible

essor, que les contacts résultés d'un même dévouement.

La postérité regardera l'état normal de l'Humanité comme ayant spirituellement commencé pendant l'année qui vient de finir, puisque la religion positive, pleinement instituée l'année précédente, s'est alors appliquée à l'installation politique de la transition finale. Quoique mon *Appel aux conservateurs* n'ait encore profité qu'aux positivistes, quelques adhésions décisives m'ont déjà permis d'espérer qu'il atteindra bientôt ses lecteurs spéciaux, sans attendre que la doctrine régénératrice soit directement invoquée au secours de l'ordre. Il manifeste l'avénement du pouvoir occidental, éclairant les gouvernements nationaux sur la marche propre à surmonter à la fois les rétrogrades et les révolutionnaires, en utilisant chaque parti selon sa nature. J'y réduis l'appréciation directe de la régénération positive à ce fait général, indépendant de toute controverse : « *En rapportant tout à l'Humanité, l'unité devient plus complète et plus stable qu'en s'efforçant de tout rattacher à Dieu.* » Mais il témoigne aussi la vénération que l'ancienne synthèse inspire au philosophe qui pourrait borner sa bibliothèque au poëme de l'*Imitation*, complété par les épopées de Dante et d'Homère, en condensant la progression occidentale dans sa principale représentation. Cet opuscule fait profondément sentir ma constante disposition à respecter le gouvernement, en quelque main qu'il réside, quoique je ne doive jamais cesser de lui conseiller une meilleure conduite, consistant surtout à ne point sortir de sa mission actuelle. Elle se borne à résister

sans pousser, jusqu'à ce que la réorganisation spirituelle ait assez rectifié les aspirations subversives et guidé les inspirations organiques.

Ce respect continu pour le pouvoir temporel devient une obligation spéciale chez la puissance spirituelle qui, venant instituer l'occidentalité, doit aujourd'hui se regarder comme implicitement associée à tous les gouvernements occidentaux, et surtout à celui du peuple central. Elle ne peut dignement régler la vie humaine sans offrir, dans sa propre conduite, un type anticipé des mœurs normales au monde profondément troublé qu'elle veut régénérer. Sous un aspect plus spécial, le clergé positif doit aujourd'hui sentir que toute commotion politique entrave la réorganisation religieuse, en faisant toujours prévaloir d'abord l'anarchie, puis la rétrogradation, jusqu'à ce que le retour du calme ait rétabli le cours des préparations suspendues. D'après leurs missions respectives, les deux pouvoirs se trouvent d'ailleurs animés d'une commune antipathie, spontanée ou systématique, envers la classe radicalement subversive où l'on commence sa carrière par s'ériger en juge universel. Avec une entière liberté d'exposition et de discussion, le sacerdoce le plus favorable à l'essor intellectuel aurait bientôt délivré l'Occident d'un fléau que la compression matérielle perpétue et développe depuis quarante ans.

Outre ce pas général et direct vers l'avénement de la saine politique, le positivisme a récemment fait de précieux progrès dans l'application de la propagation de la vraie religion. Trois mois se sont à peine écoulés depuis que j'ai consacré, pour la première fois, entre

deux nobles prolétaires, le chaste préambule par lequel je venais de compléter le mariage positiviste, dont il fournit un caractère aussi décisif et plus fréquent que le veuvage correspondant. Chacun peut ainsi sentir combien le positivisme a déjà touché les deux éléments nécessaires de l'immense milieu sur lequel il doit surtout s'appuyer; quoique le journalisme et la littérature entravent des contacts contraires à leur anarchique influence. Rien ne pourra bientôt empêcher le peuple de sentir que le positivisme assure, mieux que le communisme, le bonheur et la dignité des travailleurs, tout en développant la prépondérance des entrepreneurs. Il sera pareillement impossible de cacher aux femmes l'avénement décisif de la seule religion qui, sans les retirer du sanctuaire domestique, consacre leur juste ascendant et réalise toutes leurs dignes aspirations, tant esthétiques que morales. A mesure que les contacts s'établiront, elles reconnaîtront que le positivisme systématise la double culture du sentiment, de manière à la faire toujours prévaloir, surtout chez le peuple, où résidera le meilleur type féminin. Les prolétaires des deux sexes doivent, de cœur et même d'esprit, mieux sentir que les lettrés la vraie philosophie de l'histoire, en appréciant la transition affective qui, sous le catholicisme et la féodalité, combinés dans la chevalerie, fit pleinement surgir les deux principaux éléments de la sociabilité finale.

En même temps que le positivisme perfectionnait son culte domestique au sein de la métropole universelle, son efficacité religieuse commençait à se manifester parmi les plus anarchiques de tous les Occiden-

taux. D'après une délégation spéciale, j'ai pu récemment conférer, à travers l'Atlantique, le premier sacrement social à la nouvelle fille qu'un couple régénéré vient de donner à l'Humanité. Grâce au zèle continu d'un éminent apôtre, notre naissante Église américaine a déjà pris une attitude décisive, surtout depuis qu'elle s'est enrichie d'un noble prolétaire, au centre des divagations protestantes et de l'agitation mercantile.

Pendant que le positivisme manifestait, sur une échelle restreinte mais décisive, son aptitude normale à régler la vie humaine, tant privée que publique, parmi les deux principaux éléments de l'ordre final, il témoignait aussi sa puissance envers les classes transitoires. Sans m'arrêter à celles qui doivent radicalement s'éteindre, il me suffit ici de considérer la mieux disposée de celles que la régénération occidentale oblige seulement à se transformer en s'élevant. Depuis sa naissance, la systématisation positive a toujours trouvé des sympathies croissantes, d'abord passives, puis actives, parmi les médecins, surtout en France, où leur défaut de discipline collective facilite l'évolution individuelle. Cette affinité s'est surtout développée chez les purs praticiens, mieux susceptibles que les prétendus théoriciens de sentir la nature et les conditions de la synthèse médicale, normalement inséparable de la reconstruction universelle. Il n'appartient qu'à ceux-là d'apprécier assez les perturbations cérébrales et les rapports continus entre le physique et le moral pour reconnaître combien le positivisme ennoblit leur office en rendant l'homme toujours inséparable de la société. Renonçant à des positions acadé-

miques ordinairement échues à des fortunes dégradantes, les vrais médecins, surtout français, sont éminemment susceptibles de seconder la régénération occidentale, et même de fournir quelques dignes prêtres de l'Humanité. J'ai vu récemment accomplir la noble transformation d'un officier de marine en médecin positiviste, capable de concourir, avec d'autres déjà surgis, à constituer, en médecine, une école synthétique, que plusieurs dignes préparations tendent à consolider bientôt.

Mon année exceptionnelle a confirmé l'ensemble des progrès du positivisme, en manifestant, dans la vente de mon principal ouvrage, un accroissement propre à rassurer envers le subside protecteur. Le coupable silence de la presse anglaise et française n'a point empêché la *Politique positive* d'acquérir au moins cinq cents lecteurs, d'autant plus sérieux que cette tactique m'a naturellement préservé des attentions frivoles ou malveillantes. Quand leurs convictions seront formées et leurs sympathies suffisamment stimulées, on doit présumer que la moitié d'entre eux concourra régulièrement au subside positiviste, dès lors devenu bientôt capable de soutenir le clergé régénérateur. Une fois que les rénovateurs sont parvenus à ne plus rencontrer que des difficultés pécuniaires, elles ne tardent point à se dissiper, surtout en un temps où la situation universelle fait continuellement ressortir le besoin d'une doctrine et l'aptitude du système surgi. Si mes embarras excitent moins de dévouement que ceux de mes prédécesseurs, dont la vie et la liberté restaient habituellement menacées, ils deman-

dent, chez mes patrons, une moindre abnégation, et comportent, de leur part, un plus vaste concours.

Rassuré par une telle conviction, je vais commencer, avec une parfaite sérénité, le complément de ma carrière intellectuelle, après laquelle je me livrerai, sans écrire, à mon office social, où je dois jusqu'alors me borner à guider le clergé naissant. Ma *Synthèse subjective,* ou *Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité,* va continuer ma *Politique positive,* comme celle-ci prolongea ma *Philosophie positive,* début nécessaire de ma grande trilogie. Si, dans la progression normale que forment ces trois termes d'égale grandeur, quelques sophistes ont nié la continuité du second, j'ose assurer que personne ne contestera celle du troisième. De ses trois éléments nécessaires, théorique, moral, et pratique, dont le second aura seul deux tomes, je vais aborder le premier, mon *Système de logique positive*, ou *Traité de philosophie mathématique,* que j'espère publier en octobre. Ce travail sera suivi d'une nouvelle année de repos, essentiellement consacrée à la préparation spéciale de la seconde et principale partie du complément synthétique de ma construction religieuse.

Vu l'approche de cette dernière moitié de ma seconde vie théorique, j'ai dû terminer l'année exceptionnelle par le Testament dont j'ai posé les bases générales à la fin de ma *Politique positive.* Le digne accomplissement d'un tel devoir a retrempé mes forces et consolidé mes espérances, même envers la longévité convenable à ma mission, en perfectionnant mon unité, d'après une meilleure appréciation, privée et publique,

de ma subjectivité finale. Quoique je n'aie pu, malgré mes efforts et mes illusions, y remplir la principale destination d'un tel acte en instituant un successeur qui n'est pas trouvé, j'ai pourtant satisfait à toutes ses autres conditions, comme le prouvera sa publicité définitive. Mes treize exécuteurs testamentaires sont tellement choisis que leurs dignes remontrances me permettront d'y réaliser les principales améliorations que pourrait y susciter un contrôle plus étendu mais moins profond et moins pur. Cette opération me procure une nouvelle attitude ainsi définie : « Habitant une tombe « anticipée, je dois désormais tenir aux vivants un « langage posthume, qui sera mieux affranchi des « divers préjugés, surtout théoriques, dont nos descen- « dants se trouveront préservés. » Ayant dû jusqu'ici parler au nom du passé, quoique en aspirant toujours à l'avenir, c'est de l'état futur, irrévocablement déduit de l'ensemble des divers modes antérieurs, que je dois maintenant occuper le public occidental, afin de discipliner en consacrant. Sans cesser de vivre avec nos meilleurs ancêtres, je vais surtout vivre avec nos descendants, jusqu'à ce que je revive dans eux et par eux, après avoir assez vécu pour eux.

Salut et Fraternité,

AUGUSTE COMTE,

(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)

Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Resumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1855.

	54 françaises.....	3,796 fr.	Minimum, 5 fr. Moyenne, 70 fr. Maximum, 400 fr.
	18 autres occidentales.....	2,740 fr.	Minimum, 5 fr. Moyenne, 152 fr. Maxim., 1,087 fr.
Plus	3 anonymes.....	520 fr.	
Total	75 souscriptions.....	7,056 fr.	Moyenne, 94 fr.

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5.600 en 1852, 7,400 en 1853, et 7,0 en 1854.

RÉPUBLIQUE OCCIDENTALE

Ordre et Progrès — Vivre pour autrui
Vivre au grand jour

HUITIÈME CIRCULAIRE ANNUELLE

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE,
DU SYSTÈME DE POLITIQUE POSITIVE
ET DE LA SYNTHÈSE SUBJECTIVE

A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE SPONTANÉMENT INSTITUÉ
POUR LE SACERDOCE DE L'HUMANITÉ

Paris, le jeudi 15 Moïse 69 (15 janvier 1857).

MONSIEUR,

Après sept ans de pénible préparation graduelle, le subside positiviste a sensiblement dépassé son minimum normal pendant l'année qui vient de finir. Quoique ce résultat ait encore exigé quelques efforts exceptionnels, principalement dus, comme de coutume, à la munificence hollandaise, il annonce une amélioration durable. Cette indication est spécialement confirmée par la permanence spontanée de l'ensemble des souscripteurs, sauf de rares mutations, dont la plupart sont heureuses. On peut ainsi présumer que les embarras matériels vont désormais cesser d'entraver le développement et l'installation de la doctrine régénératrice, si l'extension du libre protectorat devient assez

conforme à celles du sacerdoce et de l'apostolat. Je dois seulement inviter chaque coopérateur à régulariser la conduite financière en réalisant, pendant le premier semestre, sinon la totalité, du moins la moitié, de sa cotisation annuelle.

Le résultat que je viens d'annoncer ayant immédiatement suivi les explications décisives de ma septième circulaire sur la destination sociale du subside positiviste, je suis ainsi conduit à mieux apprécier que je ne l'avais d'abord fait la principale source d'un tel patronage. Quelques souscriptions conservent le caractère d'une sorte de grâce personnelle, dont je me sens plus gêné que touché ; mais cette participation est maintenant minime, et doit graduellement cesser. Presque tous les coopérateurs, et surtout les principaux, ont essentiellement en vue de seconder la fondation du nouveau pouvoir spirituel qui peut seul terminer la révolution occidentale.

Mes soins exceptionnels envers un grand nombre d'élèves privés, pendant une génération entière (de 1816 à 1849), n'ont jamais déterminé le moindre concours au protectorat volontaire. Il en est de même dans le milieu polytechnique, quoiqu'on y puisse pleinement apprécier l'iniquité de la spoliation qui termina mes dix-neuf années de dignes services (de 1832 à 1851). Je n'ai pas trouvé plus de reconnaissance parmi les nombreux auditeurs des divers cours publics que j'ai gratuitement professés pendant vingt et un ans (de 1831 à 1851). La lecture, très propagée, de ma *Philosophie positive*, dont l'édition originale (à mille exemplaires) est depuis longtemps épuisée, et qui fut puissamment

assistée d'une incomparable traduction, n'a pas été moins stérile chez ceux qui se sont bornés à ce début. Si ces divers modes d'ingratitude manifestent l'anarchie spirituelle que le positivisme vient radicalement surmonter, ils font également ressortir la nature sociale et le caractère religieux du noble patronage qui seconde la régénération occidentale en combinant la chevalerie et le sacerdoce.

On peut ainsi regarder le subside positiviste comme ayant déjà pris une consistance vraiment normale en 1856, sous le concours spontané de deux influences croissantes, l'une théorique, l'autre pratique. D'une part, la récente terminaison de ma construction religieuse a dès lors produit son effet naturel, en indiquant la puissance sociale d'une doctrine pleinement capable de guider le présent dans la paisible élaboration de l'avenir. En même temps, l'irrévocable accomplissement d'un grave épisode militaire a partout ranimé, surtout chez le peuple central, les aspirations régénératrices ainsi suspendues.

Ces deux impulsions doivent bientôt se développer en se combinant, à mesure qu'on sentira la connexité naturelle entre le perfectionnement social et la tranquillité politique. Déjà les vrais progressistes reconnaissent l'incompatibilité des aspirations rénovatrices avec les perturbations extérieures. Une équivalente appréciation doit davantage prévaloir envers l'ordre intérieur, dont toute altération suspend les dispositions régénératrices en ranimant des sollicitudes aveuglément conservatrices. Le positivisme consolide ces tendances spontanées en les systématisant, puisque le régime de l'acti-

vité pacifique repousse tout avénement violent. Il dispose les gouvernés à regarder les commotions politiques comme directement contraires à l'élaboration des questions sociales, dont la vraie solution est principalement religieuse. En même temps, il montre aux gouvernants que la prépondérance normale des aspirations régénératrices constitue la meilleure garantie de l'ordre matériel, en écartant l'agitation métaphysique, d'après l'ascendant graduel des devoirs sur les droits. On peut ainsi reconnaître que toute restriction habituelle de la liberté d'exposition et de discussion tend à perpétuer la situation révolutionnaire, en dissimulant l'interrègne religieux qui la produisit et la maintient.

En ce qui me concerne, je dois ici rendre un hommage spécial à la dictature actuelle du peuple central, heureusement qualifiée de *socialisme impérial* par un éminent positiviste britannique. Si le socialisme parlementaire et démagogique avait momentanément prévalu, je n'aurais point accompli ma construction religieuse avec la pleine liberté dont elle fut dignement entourée, et qui d'avance annule toute tentative oppressive. Mais, quoique mes écrits quelconques, et ceux de tous mes vrais adhérents, aient maintenant acquis une suffisante liberté, je dois toujours demander qu'elle soit convenablement étendue à mes divers adversaires, y compris les plus anarchiques. L'universel affranchissement de la presse, et même de la parole, est désormais indispensable à la réorganisation spirituelle, pour éteindre l'usurpation théorique à laquelle le pouvoir pratique fut de plus en plus conduit depuis la fin du moyen âge. Cette libération exige

que, sauf les ménagements convenables envers les personnes, tous les clergés soient maintenant réduits à la condition actuelle du nouveau sacerdoce, en ne vivant que des libres subsides de leurs adhérents respectifs.

Un tel mode, loin de nuire au catholicisme, peut seul procurer à ses vrais organes l'indépendance indispensable à l'efficacité sociale que la foi du moyen âge doit naturellement conserver jusqu'à la fin de la transition occidentale. La situation matérielle où je me suis irrévocablement placé devient aujourd'hui conforme aux conditions communes de la dignité spirituelle. C'est ainsi que le positivisme instituera la ligue religieuse qui doit graduellement surmonter l'ensemble des tendances irréligieuses, en faisant seule converger le catholicisme, l'islamisme, et même le protestantisme. Nulle autre doctrine ne ferait habituellement prévaloir les sollicitudes spirituelles, quand les gouvernants et les gouvernés ne s'accordent qu'à chercher des solutions purement politiques à des questions essentiellement morales. Seul, le positivisme rétablit et réalise, d'après de meilleures bases, l'irrévocable programme universel que le moyen âge posa : régler la vie humaine, tant privée que publique, en subordonnant au sentiment l'intelligence et l'activité, que les modernes ont exclusivement cultivées.

Graduellement développée par le protestantisme, le déisme, et le scepticisme, la maladie occidentale consiste dans une révolte continue de la raison individuelle contre l'ensemble des antécédents humains. Résultée de la décadence nécessaire des croyances

propres au moyen âge, elle a pour siége primitif la région spéculative du cerveau. Mais sa principale gravité provient de son extension spontanée à la région affective, en surexcitant l'orgueil et la vanité, tandis qu'elle comprime la vénération, et, par suite, les deux autres instincts sympathiques. Développant à la fois la présomption intérieure et la défiance extérieure, elle a pour résultats caractéristiques, dans les trois parties du cerveau, l'ennui, le doute, et l'irrésolution, que la foi positive fait seule cesser. Loin de se borner aux vrais révolutionnaires, le mal s'étend jusqu'aux plus purs rétrogrades, qui, sans admettre le dogme de l'infaillibilité personnelle, sont involontairement conduits à le pratiquer envers les principales questions habituelles. Ils ont spécialement manifesté cette tendance d'après leur participation croissante au journalisme, qui, résulté de l'interrègne religieux, tend à le perpétuer. Seuls, les vrais positivistes s'abstiennent d'employer activement, et même d'alimenter passivement, une institution radicalement anarchique, dont ils apprécient les ravages intellectuels et moraux, en s'efforçant d'en délivrer l'Occident d'après un digne usage de la liberté spirituelle.

Tels sont les principaux motifs qui, de plus en plus efficaces à mesure que le dix-neuvième siècle se caractérise, doivent involontairement procurer une consistance croissante au subside sacerdotal. L'insuffisance sociale, tant privée que publique, des croyances surnaturelles, fait universellement respecter la morale, toujours démontrable, qui, dégagée des préoccupations célestes, consacre et discipline toutes les relations

humaines, suivant les lois qui leur sont propres. Depuis la fin du moyen âge, les âmes émancipées manifestent une supériorité spontanée, non seulement d'esprit, mais aussi de caractère, en bravant les diverses peines officiellement liées au rejet de l'ancienne foi. C'est ce qui motiva la qualification que le dix-huitième siècle fit habituellement prévaloir à leur égard. Mais celle qui l'avait longtemps précédée indiquait combien la corruption morale se trouvait fatalement liée à l'affranchissement théorique et pratique, d'après la désuétude croissante de la culture affective. Un tel conflit ne pouvait être radicalement dissipé que par la Religion de l'Humanité, qui rend au sentiment sa prépondérance normale, tout en développant l'intelligence et l'activité mieux que sous l'impulsion révolutionnaire. Voilà comment les dignes positivistes sont les seuls Occidentaux vraiment émancipés dans un siècle où le besoin de construire impose à tous les sceptiques l'hypocrisie la plus dégradante, à la fois théologique et métaphysique.

Il faut maintenant indiquer les principaux développements, privés ou publics, par lesquels le positivisme a spécialement confirmé son opportunité, morale et sociale, pendant l'année qui vient de finir.

Sous le premier aspect, je dois d'abord signaler l'essor spontané des habitudes religieuses qui, consolidant la véritable unité, peuvent seules assurer la pleine efficacité de la foi régénératrice. Quoiqu'on puisse difficilement instituer le culte intime au milieu d'une anarchie qui souvent altère les types convenables, de dignes positivistes ont déjà recours à ces secrètes pra-

tiques journalières, où j'ai, depuis onze ans, puisé mes principales améliorations de tous genres. Ces fruits décisifs doivent indirectement former le meilleur indice d'un usage peu susceptible de vérification directe.

Quant au culte domestique, seul pleinement appréciable aujourd'hui, l'année 1856 a dignement complété la première application vraiment normale de l'aptitude du positivisme à consolider et perfectionner le lien fondamental. Un second exemple du chaste préambule caractéristique, dont l'année précédente avait déjà fourni le cas initial, a spécialement manifesté la tendance des âmes régénérées vers les habitudes sagement conciliantes qu'exige leur mission sociale. En prévenant de graves conflits domestiques par la préparation catholique du mariage positiviste, un digne couple a noblement témoigné la déférence civique qu'inspire la religion universelle envers tous les cultes locaux et temporaires.

Plusieurs adhésions précieuses, même féminines, ont récemment confirmé la tendance du positivisme à rallier toutes les âmes d'élite par une suffisante conformité de sentiments, de convictions, et de destinations. J'ai spécialment admiré la pleine régénération, personnelle et sociale, d'un jeune révolutionnaire éminent, qui déjà voue au mouvement organique la noble ardeur longtemps appliquée à l'agitation subversive. Cette conversion décisive semble d'ailleurs promettre au positivisme un organe poétique dignement préparé par une éducation encyclopédique.

La même année fournit une seconde confirmation pratique de la noble résolution où mon incomparable

traductrice fit spontanément surgir le meilleur type actuel des mœurs littéraires. Ses deux envois, en 1854 et 1856, ont heureusement acquitté le tiers des frais typographiques du tome final de mon principal ouvrage. Cette scrupuleuse conduite d'une célébrité longtemps indépendante du positivisme constitue la meilleure flétrissure des deux écrivains dont la réputation est surtout due à la vulgarisation britannique de la nouvelle synthèse.

Vers la fin de 1856, l'évolution positiviste a fait un pas fondamental par la publication du premier volume de ma *Synthèse subjective*. Dès ce début décisif, ma construction finale a directement caractérisé le complément nécessaire de la religion de l'Humanité d'après l'incorporation systématique du fétichisme convenablement développé. La destination spéciale de ce tome initial constate l'aptitude du positivisme à discipliner l'intelligence, en régénérant la science la plus opposée à toute subordination philosophique. Outre son efficacité normale, cette synthèse mathématique, directement émanée de la religion universelle, doit bientôt produire une réaction indispensable à l'ensemble de la transition organique, en dissipant le dernier prestige spéculatif. Pleinement affranchis de la théologie, et même de la métaphysique, les meilleurs positivistes, surtout théoriciens, restent encore dominés, comme je le fus longtemps, par la science proprement dite. Ils ne peuvent dignement conduire la réorganisation occidentale sans avoir convenablement surmonté ce dernier joug spirituel, plus contraire qu'aucun autre à la juste prépondérance du génie d'ensemble sur l'esprit de

détail. Cette émancipation finale doit surtout résulter d'un traité qui prouve, dans le cas le plus décisif, l'inanité de la science empiriquement isolée de son but social, et dès lors réduite à construire une suite de programmes essentiellement irréalisables.

Trois opuscules caractéristiques ont successivement représenté l'année 1856 comme l'époque naturelle où le positivisme, pleinement institué, devait directement inaugurer son ascendant occidental en suscitant un digne apostolat, d'abord pratique, puis théorique. La population centrale, encore préoccupée de vaines tendances politiques, est essentiellement étrangère à cette triple manifestation, due aux milieux où la révolution moderne suscita les trois secousses partielles qui préparèrent la grande crise. En Hollande, en Amérique, en Angleterre, l'insuffisance, pleinement appréciable, des ébranlements préliminaires, dispose les âmes d'élite à mieux sentir l'opportunité de la construction religieuse qui caractérise le vrai positivisme. Sans doute, la régénération occidentale doit finalement trouver son principal appui chez les populations méridionales, où les femmes et les prolétaires, évitant le protestantisme et le déisme, ont davantage conservé les traditions sympathiques et synthétiques du moyen âge. Mais la foi régénératrice devait d'abord être spécialement assistée, pour l'apostolat comme envers le subside, par les dignes types essentiellement émanés des peuples prématurément ébranlés.

Du noble foyer hollandais, qui, depuis dix ans, fournit au positivisme le meilleur patronage moral et matériel, a spontanément surgi le premier hommage

public à la religion universelle. Un éminent praticien a pleinement manifesté l'opportunité de la réorganisation théorique en proclamant une digne subordination envers un pouvoir auquel il n'aspire pas. Outre leur puissante réaction sur un milieu sceptique, qui ne résiste que passivement à la foi régénératrice, de tels exemples prouvent que les âmes les plus énergiques doivent aujourd'hui devenir les mieux disciplinables, de manière à mériter l'ascendant qui leur est normalement promis.

A l'éminent fondateur de notre Église américaine devait naturellement appartenir le précieux opuscule théorique où, vers le milieu de 1856, la religion positive trouva, sous un titre trop modeste, sa meilleure appréciation actuelle. La situation générale d'un tel pays est directement propre à manifester la nature, essentiellement religieuse, de la vraie solution occidentale, en montrant l'inanité sociale des remèdes politiques les plus prônés par les docteurs révolutionnaires. Dépourvue d'antécédents spéciaux, la colonie universelle doit mieux sentir le besoin de se rattacher à l'ensemble de l'Humanité. Ses conservateurs sont naturellement exempts des illusions propres aux nôtres sur l'efficacité politique des clergés officiels et des armées permanentes. En même temps, ses progressistes peuvent aisément reconnaître que la suppression de ce double joug laisse pleinement subsister les difficultés sociales partout propres au prolétariat occidental. Privés du pouvoir officiel par les lettrés et les légistes, les riches, actifs ou passifs, y doivent mieux apprécier la religion qui consacre à la fois le

capital et le travail, tandis qu'elle y peut davantage détourner les pauvres d'une agitation uniquement profitable aux déclamateurs. Tous ces priviléges de la situation américaine recevront un prochain essor, d'après les travaux continus du digne apôtre qui vient de s'y caractériser et du noble prolétaire qu'il a pleinement adjoint à l'association régénératrice.

Je devais spécialement attendre de l'impulsion anglaise le mémorable opuscule politique où l'un de mes meilleurs disciples, profondément imbu de ma théorie historique, a dignement terminé cette année décisive en inaugurant la diplomatie positiviste par l'application la plus convenable. Chez le peuple où les vues de détail ont le plus entravé les pensées d'ensemble, le positivisme social ne peut immédiatement pénétrer d'après une exposition générale, directement contraire à la confusion officielle des deux pouvoirs. Un régime qui représente l'établissement de la dynastie anglicane comme ayant spécialement préservé ce pays de la grande crise occidentale, doit aujourd'hui repousser toute régénération intérieure. Mais il reste pleinement accessible à la rénovation de sa politique extérieure, actuellement dépourvue d'un plan quelconque. L'anarchie occidentale ayant d'abord affecté les relations internationales, c'est aussi par elles que la nouvelle spiritualité doit maintenant installer son influence sociale. En politique, comme en logique, les principes les plus importants devant d'abord prévaloir envers les questions les plus simples, la diplomatie positiviste ne pouvait convenablement surgir que dans le cas le moins orageux. Tels sont les principaux

motifs du précieux opuscule qui tend à régénérer la politique britannique en flétrissant, d'après un rapprochement décisif, l'outrage que subit, depuis un siècle et demi, la plus énergique des nations occidentales.

Moins de deux ans ont donc suffi pour réaliser la prévision finale de mon principal ouvrage, le prochain avénement spontané, parmi les âmes régénérées, d'un digne apostolat positiviste, tant pratique que théorique, qui nous délivre de la dangereuse assistance des littérateurs quelconques. La formation de notre sacerdoce est moins avancée, parce que, avec une difficile préparation encyclopédique, il combine une rare harmonie entre le cœur, l'esprit, et le caractère ; sans que je révoque, à cet égard, les espérances propres à ma septième circulaire. Quand il aura suffisamment surgi, son service, public et privé, sera plus moral qu'intellectuel, et recourra davantage à la parole qu'à la presse, malgré la destinée exceptionnelle de son fondateur.

Pour compléter l'appréciation des divers progrès du positivisme pendant la principale année de son installation, je dois maintenant remarquer qu'ils ont tous été naturellement restreints à quelques âmes régénérées, sans aucun concours actif de l'ensemble des vrais croyants. La planète humaine contient déjà cinq cents positivistes au moins, que mes circulaires finissent par atteindre d'après mes volumes. Ainsi, l'exiguïté du subside sacerdotal est surtout due à ce que les quatre cinquièmes d'entre eux n'y prennent jamais part, toute insuffisance personnelle étant d'ailleurs inadmissible envers une cotisation annuelle qui peut se borner à

cinq francs. Voilà comment la plupart de mes adhérents deviennent involontairement complices de la seule persécution habituellement possible dans un milieu qui met hors d'atteinte la vie, et même la liberté, des vrais régénérateurs. Outre que tous mes lecteurs assidus reconnaissent les obligations sociales des richesses personnelles, tous admettent la division des deux puissances, et les devoirs matériels de la masse active envers l'élite contemplative, nourrie de libres subsides, jusqu'à ce que son budget officiel résulte de la conversion universelle. En considérant l'avénement du catholicisme, ils peuvent tous sentir que mes contemporains seront surtout jugés, individuellement et collectivement, d'après leur conduite envers le positivisme : deux flétrissures personnelles ont déjà prouvé que j'ose, à cet égard, devancer la Postérité. Je dois donc attribuer la coupable inertie de la plupart de mes adhérents à ce que leur conversion n'a point passé de l'esprit au cœur, principale source de la conduite; ce qui fait naturellement espérer une prochaine amélioration, à mesure que la vraie théorie de l'unité leur fera mieux apprécier le sentiment.

Synthétiquement considérée, la réorganisation occidentale doit surtout consister à reconstruire la vénération normale des faibles pour les forts d'après un dévouement exceptionnel des forts aux faibles. Cette abnégation continue ne saurait maintenant émaner que du sacerdoce positif, auquel tous mes vrais disciples, tant pratiques que théoriques, resteront spontanément associés jusqu'à ce que les gouvernements aient librement transféré le commandement aux hommes d'État régé-

nérés. Outre que le patriciat normal ne peut immédiatement surgir, la puissance personnelle qu'il exige l'empêcherait de fournir un type suffisant du dévouement social, propre à stimuler la vénération populaire sans la supposer. Les vrais positivistes ne peuvent donc prévaloir qu'en développant, chez eux-mêmes, pour les exciter en autrui, les trois instincts connexes dont la systématisation constitue le principal privilége de leur foi. Voilà pourquoi je dus, à tout risque, au début de ma construction religieuse, refuser toute existence officielle, et même des pensions quelconques, sans retirer aucun profit personnel de mes divers travaux, afin de ne plus vivre que d'un libre subside, longtemps insuffisant. Tous ceux de mes adhérents qui continueraient à s'abstenir du facile concours imposé par leurs convictions seraient bientôt assimilés aux faux positivistes qui, lettrés ou riches, repoussent la réorganisation spirituelle pour perpétuer l'indiscipline morale. Je puis donc espérer que le subside régénérateur pourra prochainement permettre l'essor systématique du sacerdoce normal et de l'apostolat théorique.

La réorganisation spirituelle est tellement urgente que le positivisme y devra bientôt obtenir l'appui continu de toutes les âmes vraiment religieuses, qui, surtout féminines, sans partager notre foi, seconderont nos efforts pour préserver l'Occident du matérialisme universel. Elles peuvent déjà sentir combien la vie humaine, tant privée que publique, a besoin d'être systématiquement réglée, dans une situation où l'empirisme politique ne maintient l'ordre matériel qu'en altérant l'ordre moral. Que les vrais positivistes se mon-

trent habituellement dignes d'une telle assistance en élevant leur conduite, personnelle, domestique, et civique, au niveau de leur foi ; les âmes impartiales ne tarderont pas à leur accorder une admiration qui bientôt s'étendra de la personne à la croyance. Ils seront ainsi reconnus les seuls hommes véritablement complets que comporte l'anarchie occidentale, et leur présidence sociale, d'abord religieuse, puis politique, sera dès lors incontestée. Mais cet ascendant nécessaire suscite le danger déjà sensible, de développer en soi la surexcitation continue de l'orgueil et de la vanité d'après nos efforts mêmes pour la guérir en autrui, vu l'opinion exagérée que nous sommes ainsi conduits à concevoir de notre propre mérite. Une telle chute doit maintenant déterminer la principale sollicitude de tous les vrais positivistes, qui déjà prévaudraient s'ils étaient assez unis et disciplinés : leurs sentiments seuls retardent le triomphe social d'une doctrine pleinement adaptée à la situation correspondante. Cette entrave sera graduellement surmontée d'après une meilleure appréciation de leur destination et de leur croyance, qui concourent à leur prescrire, par-dessus tout, le perfectionnement moral, seule source de l'unité réelle, et, par suite, de la dignité comme du bonheur.

Il doit aujourd'hui consister principalement à reconstruire la vénération chez les âmes d'élite, seules vraiment disciplinables dans une génération anarchique, qui ne peut être, sinon transformée, du moins dominée, que d'après leur propre rénovation directe. Les dignes positivistes doivent donc fournir l'exemple continu, non-seulement d'une subordination religieuse

envers leur chef spirituel et ses délégués quelconques, mais aussi d'une obéissance civique à toutes les autorités temporelles, quelle que soit leur origine. Au milieu d'une agitation empirique, ils feront systématiquement sentir l'importance de conserver le commandement et la richesse chez leurs possesseurs actuels, qui ne peuvent sincèrement élaborer l'avenir social tant qu'ils restent naturellement préoccupés du présent personnel.

On aurait incomplétement apprécié l'insuffisance spontanée du subside occidental, si l'on méconnaissait les avantages, même intellectuels et surtout moraux, qui jusqu'ici compensèrent les inconvénients, privés et publics, d'une telle détresse. Elle m'a spécialement préservé de l'orgueil, écueil ordinaire d'un pouvoir naturellement enclin à la vanité ; son influence extérieure m'a fait mieux juger mon entourage, suivant la naïve remarque spécialement citée dans ma septième circulaire. Je dois même souhaiter que l'accroissement nécessaire du subside sacerdotal ne soit pas plus rapide que celui du service correspondant. Le positivisme est tellement opportun que, à chaque secousse sociale, on a communément supposé qu'il allait bientôt obtenir un grand ascendant, que la confusion des deux puissances dispose à croire plus temporel que spirituel. Souvent le zèle, et quelquefois la souscription, de certains adhérents tinrent à l'espoir d'atteindre ainsi l'élévation qu'ils ambitionnent, ou du moins l'aisance et l'estime qu'ils désirent sans les mériter : si le subside eût été plus large, ils m'auraient peut-être trompé. Quoi qu'il en soit, je me sens assez averti pour oser

désormais garantir que le public positiviste n'aura pas davantage à regretter envers autrui qu'à mon propre égard l'usage, toujours responsable, du noble appui matériel qu'il fournit à ma mission sociale. Si le subside sacerdotal dépasse sa destination directe, tant collective que personnelle, j'appliquerai l'excédant à l'utile extension du fonds typographique, qui, par sa nature, comporte une addition quelconque, sans permettre aucune soustraction.

En terminant ma huitième circulaire, je dois spécialement déclarer que la lenteur des progrès sociaux du positivisme est plus imputable aux positivistes eux-mêmes qu'au public occidental et surtout qu'aux gouvernements actuels, principalement chez le peuple central. Forcée d'émaner du milieu révolutionnaire, pour une rénovation plus mentale que morale, la doctrine qui constitue la religion universelle, d'après la subordination de l'esprit au cœur, n'a pu jusqu'ici toucher le sentiment qu'à travers l'intelligence. Plus convenable au Midi qu'au Nord, mieux appréciable chez les femmes et les prolétaires que parmi les classes spéciales, elle n'a maintenant converti que des âmes exceptionnellement émanées de situations défavorables, en substituant la conviction à la persuasion. Les résultats obtenus suivant un tel mode font assez sentir quelle sera la rapidité du succès quand la prédication positiviste, enfin devenue plus poétique que philosophique, aura directement pris son caractère normal et sa destination naturelle. Grâce à la noble tolérance du dictateur qui produisit la meilleure sentence du dix-neuvième siècle, la liberté de mes volumes s'étend à mes opuscules, et

même à mes circulaires, où la République Occidentale est annuellement proclamée sous le timbre impérial. Une sagesse spontanée a toujours senti que ce frontispice systématique caractérise la prépondérance nécessaire d'une paisible reconstruction spirituelle sur un orageux mouvement temporel. Récemment invoquée pour un besoin exceptionnel, l'occidentalité ne peut normalement renaître qu'en reposant, mieux qu'au moyen âge, sur la combinaison continue de l'indépendance politique avec la communauté d'éducation, de religion, et de sacerdoce.

Salut et Fraternité.

AUGUSTE COMTE,

(*10, rue Monsieur-le-Prince.*)

Né le 19 janvier 1798, à Montpellier.

Résumé général des souscriptions pour le subside positiviste en 1856.

52 souscriptions françaises.....	4,102 fr.	Minimum,	5 fr.
		Moyenne,	79 fr.
		Maximum,	520 fr.
15 autres occidentales.....	2,697 fr.	Minimum,	10 fr.
		Moyenne,	180 fr.
		Maximum,	710 fr.
6 anonymes, de diverses nations.	1,447 fr.	Minimum,	42 fr.
		Moyenne,	241 fr.
		Maximum,	710 fr.
Total 73 souscriptions.....	8,246 fr.	Moyenne,	113 fr.

N. B. Fondé le 12 novembre 1848, le subside positiviste fournit 3,000 francs en 1849, 3,300 en 1850, 4,200 en 1851, 5,600 en 1852, 7,400 en 1853, 7,004 en 1854, et 7,056 en 1855.

INDEX

Première Circulaire..... 1
Deuxième Circulaire..... 6
Troisième Circulaire..... 13
Quatrième Circulaire..... 21
Cinquième Circulaire..... 37
Sixième Circulaire..... 49
Septième Circulaire..... 62
Huitième Circulaire..... 89

9

Le Mans. — Typ. Ed. Monnoyer.